

**Contes et
légendes de tous
pays [000] –
Contes et**

Claude Pouzadoux

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com



KONTES ET LÉGENDES

Carthage

Claude Pouzadoux

 Nathan

© *Éditions Nathan (Paris, France), 2011*

*Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse*

ISBN 978-2-09-252048-2

CLAUDE POUZADOUX

Contes et Légendes Carthage

Illustrations de Julie Ricossé

Nathan

1.

NAISSANCE ET SPLENDEUR DE CARTHAGE



I

MELQART, LE SEIGNEUR DE TYR

CHACQUE ANNÉE depuis la fondation de Carthage par les habitants de Tyr en Phénicie, des ambassadeurs carthaginois quittaient leur terre de Libye(1) pour rejoindre le pays de leurs ancêtres.

Ils allaient remercier le dieu Melqart d'avoir enseigné aux hommes de ces contrées lointaines des découvertes et des inventions plus essentielles les unes que les autres, comme l'art précieux de la navigation. Grâce à Melqart, les Phéniciens étaient devenus d'intrépides marins. Et ce savoir, ils l'avaient transmis à leur tour, de génération en génération. C'est ainsi que leurs descendants, les Carthaginois, savaient eux aussi se fier à Phœnikè, l'étoile du nord, pour ne jamais perdre le cap.

Par l'offrande annuelle de boucliers d'or, d'étoffes brodées et des premiers fruits de la saison, ils portaient donc remercier Melqart de les protéger sur terre comme sur mer.

Il faut dire que Melqart n'était pas un dieu comme les autres. Son histoire est à peine croyable. S'il tenait son audace, sa force et son savoir de ses parents divins, Zeus et Astéria, il avait dû mourir une fois pour renaître plus puissant. Voici comment ce miracle avait eu lieu.

Un beau jour, Melqart affronta le terrifiant Typhon qui ravageait la terre de Libye : ce monstre était tellement immense que ses cheveux hirsutes s'accrochaient aux étoiles et ses bras étaient si longs qu'il pouvait toucher à la fois l'Orient et l'Occident. Au bout de ses mains, des têtes de dragons lui tenaient lieu de doigts. Ses jambes, elles, disparaissaient sous des milliers de serpents grouillants, tandis que de puissantes ailes couvraient sa poitrine et ses épaules. De dangereuses flammes, enfin, jaillissaient de ses yeux.

Malgré sa force et son courage, Melqart fut vaincu. Pris dans les membres du monstrueux géant, il expira sous le regard désespéré de son fidèle compagnon Iolaos. Quant à Typhon, il regagna les entrailles de sa mère, la Terre, abandonnant le corps sans vie de son ennemi.

Bien qu'en proie à un immense chagrin, Iolaos se mit à nettoyer les plaies et à préparer le mort pour sa dernière demeure. La dépouille reposait déjà sur un lit de feuillages, d'herbes et d'aromates, quand un

petit oiseau vint se poser tout près. C'était une caille !

Or, Melqart avait toujours eu un attachement particulier pour ce volatile. C'était en effet en caille que sa mère, Astéria, s'était métamorphosée pour se soustraire, en vain, aux avances de Zeus. De leur union était né le jeune dieu.

À la vue de l'oiseau, Iolaos eut une idée... un dieu, plutôt, la lui souffla ! Inanimé, Melqart ne pouvait ni voir, ni entendre, ni toucher l'oiseau ; mais le fumet appétissant d'une caille rôtie pourrait peut-être faire des miracles... ? Et c'est ce qui se produisit : la faim le ramena à la vie ! Devant l'ami retrouvé, les pleurs laissèrent place à des larmes de joie.

À partir de ce jour, à Tyr comme à Carthage, on prit l'habitude de faire des offrandes de cailles à Melqart.

La nouvelle vie du dieu fut pleine de découvertes et d'inventions.

Parti de Phénicie en bateau, cet infatigable navigateur arriva un jour à l'autre bout de la terre, près de cet horizon lointain où le soleil se couche. Quel paysage étrange ! Deux montagnes se faisaient face. À faible distance l'une de l'autre, elles n'étaient séparées que par un bras de mer peu profond : à droite l'Europe, à gauche la Libye. Mais au-delà ? Au soleil rougeoyant qu'engloutissaient les flots succédait une obscurité froide, où l'on ne percevait que les grondements du vent. Les informations les plus contradictoires circulaient sur ces lieux inexplorés : pour certains, des eaux sombres séparaient le disque terrestre d'un gouffre sans fond ; pour d'autres, au contraire, de riantes prairies s'étendaient sur ces terres inconnues où paissaient de divins troupeaux de bœufs.

Poussé par la curiosité, Melqart voulut s'y aventurer.

Il savait qu'avant lui, personne n'avait osé le faire. Or, bien lui en prit, car sous ses yeux émerveillés s'ouvrait un nouvel horizon : il venait de découvrir l'Océan ! Avant de rebrousser chemin, il décida de laisser une trace de son passage aux confins du monde en construisant sur la rive européenne et sur celle de Libye un gigantesque autel en pierres.

Des siècles durant, les marins débarquant sur ces côtes y déposèrent leurs offrandes, en hommage au dieu qui avait repoussé les limites du monde connu. On croit reconnaître encore aujourd'hui dans les roches escarpées qui surplombent ce que nous appelons désormais le détroit de Gibraltar les hautes colonnes de Melqart.

Fort de sa trouvaille, le dieu rentra en Phénicie, son pays natal, pour enseigner aux hommes l'art de la navigation.

Mais avant de se lancer dans la grande aventure maritime, les Phéniciens, un peuple de solides campagnards, devaient apprendre à

construire des bateaux. Ces paysans, chevriers et bouviers n'en avaient encore jamais vu ! Pour leur transmettre son savoir, Melqart eut recours à plusieurs subterfuges.

Vêtu d'un manteau couvert d'étoiles, il leur apparut en songe et leur parla ainsi :

— Mes enfants, fils de la terre d'Asie, vos bras sont forts, vos jambes puissantes, votre courage sans défaut. Le temps est venu pour vous de trouver de nouvelles ressources. Si l'eau venait à manquer ou si l'hiver était trop rude, vous ne pourriez plus subvenir aux besoins de vos familles. Une nouvelle plaine ondoyante vous attend. Mais pour en creuser les sillons, il vous faudra bâtir un chariot spécial qui glisse sur l'eau.

Au matin, les hommes se réunirent sur la place du village. L'un d'entre eux commença à raconter son rêve ; puis un second le compléta ; un troisième encore vint apporter de menues précisions. Tous avaient entendu le même appel du dieu à quitter les champs pour parcourir la mer. Pas un cependant ne savait comment construire le fameux véhicule marin ! Sur le conseil des prêtres, ils offrirent des sacrifices au dieu pour qu'il leur livre le secret de cette fabrication.

Satisfait de l'effet provoqué par sa première apparition et désirant les aider dans leur entreprise, Melqart vint à nouveau visiter leurs rêves :

— Prenez vos haches, abattez ces pins qui poussent en abondance sur les collines autour des champs, et débitez-les en longues planches que vous fixerez fermement entre elles à l'aide de chevilles. N'oubliez pas de garnir les interstices de bitume pour que la coque ne prenne pas l'eau. Grâce à la force de vos bras, un tel vaisseau vous portera loin sur les mers. Pour vous y aider, le vent gonflera la large pièce de lin que vous aurez pris soin d'attacher au tronc d'un chêne planté bien droit. Vous fixerez à l'arrière du bateau une solide barre taillée dans le bois d'un cyprès. Elle vous permettra d'orienter votre embarcation comme bon vous semblera !...

Le lendemain, les paysans, perplexes, se réunirent à nouveau pour connaître la forme à donner au char des mers. Soudain, alors qu'ils conversaient tous ensemble, un étrange poisson aux flancs rebondis et aux nageoires gonflées traversa les airs. Il s'agissait du troisième signe envoyé par Melqart.

Les charpentiers aussitôt prirent l'animal pour modèle et construisirent le premier navire qui n'allait pas tarder à lancer ces hommes courageux à la découverte de nouveaux horizons.

Sur des bateaux de plus en plus robustes, les Phéniciens n'hésitèrent pas à aller toujours plus loin. Il ne leur restait plus, à présent, qu'à fonder une ville dont le port abriterait une multitude de navires. Mais où l'établir ? C'est encore Melqart qui leur montra l'emplacement dans

un rêve énigmatique.

Lancés sur le dos de la mer, les Phéniciens arrêterent leur course quand ils reconnurent le site indiqué en songe par le dieu. Il s'agissait de deux roches flottantes, qui erraient sans réussir à se fixer. Sur l'une d'elles, une vieille souche d'olivier avait pris racine. Aux plus hautes branches était suspendue une coupe joliment façonnée ; juste en dessous, un aigle était perché. L'olivier était en flammes, mais le feu, curieusement, ne consumait pas l'écorce. L'arbre semblait invulnérable. Un serpent rampait le long de son tronc pour atteindre l'oiseau et l'enlacer dans ses anneaux, lamais il n'y parvenait ; d'un coup d'aile, sans cesse, l'aigle lui échappait. De son côté, le rapace tentait de l'attraper dans ses griffes, mais en vain, car à chaque fois, le monstrueux reptile se dérobait.

Les marins s'emparèrent de l'oiseau qu'ils sacrifièrent au souverain des flots. Puis, sur les roches flottantes, ils versèrent une libation de sang en l'honneur de Zeus. Alors seulement, l'une se fixa à l'autre : sur ce roc environné d'eau, rattaché au rivage par une mince bande de terre, Tyr fut enfin fondée.

L'art de construire des bateaux, les secrets de la navigation, l'emplacement privilégié de la ville de Tyr... Les bienfaits de Melqart envers le peuple phénicien ne s'arrêtèrent pas là. Car, si la navigation permit aux Tyriens et aux Carthaginois de devenir les plus puissants commerçants de la Méditerranée, le dieu leur procura une précieuse découverte qui allait être source de richesses et de prestige longtemps inégalés.

Amateur de longues promenades et curieux des secrets que recèle la nature, Melqart avait pris l'habitude, quand il ne naviguait pas, d'arpenter les rivages de Tyr en pensant à ses futurs voyages. Un chien pour lequel il s'était pris d'affection le suivait tout en flairant de-ci, de-là, les curieux trésors rejetés par la mer. Depuis plusieurs jours, Melqart était inquiet, car son chien revenait de ses courses la truffe rougie d'un liquide qu'il crut d'abord être du sang. Pourtant, après lui avoir soigneusement essuyé le museau, il ne vit aucune plaie. Pour en avoir le cœur net, il suivit l'animal jusqu'à une crique où des coquillages avaient été déposés par une vague dans une nappe d'eau peu profonde entre des rochers. Melqart s'accroupit pour en saisir un. Le mollusque se mit à dégorger une substance qui, soudain, au contact de l'air, se teinta de rouge sombre aux reflets bleutés.

Quand le dieu se releva, le bas de sa tunique, baigné du même liquide, prit un éclat rouge violacé. Il pensa aussitôt que les Phéniciens pourraient tirer profit de cette teinture pour colorer leurs vêtements. Il rapporta donc une quantité suffisante de coquillages pour tenter l'expérience sur plusieurs étoffes. Quel ne fut pas son émerveillement

face aux teintes qui viraient du bleu au rouge en passant par toutes les variations de rose et de violet ! Il venait de découvrir la teinture pourpre que ce coquillage, le murex, permettait de produire. Celle-ci constitua pendant longtemps une des plus précieuses ressources des Phéniciens. On raconte même que leur nom vient précisément de *phoinix*, qui désigne cette couleur pourpre...



II

CADMOS SUR LES TRACES D'EUROPE

EN S'ÉVEILLANT TARD CE MATIN-LÀ, Cadmos, fils du roi de Tyr, ignorait qu'une nouvelle incroyable allait bouleverser son existence.

Toute la ville ne parlait que de ça. Dès que son fidèle serviteur lui apprit ce qui s'était passé, il se précipita chez son père Agénor.

Il trouva le vieux roi muré dans son silence, aussi insensible aux bruits de la rue qu'au spectacle de la population qui se pressait vers le rivage et des prêtres qui se hâtaient vers les temples avec leurs assistants.

— Père, comment est-ce possible ? s'écria le jeune homme en franchissant la porte.

— Mon cher Cadmos, c'est à peine croyable... ta sœur a disparu.

— Qui a osé s'en prendre à la fille du souverain de Tyr ? S'agit-il encore des Grecs ?

— Nul ne le sait, soupira son père, accablé.

— Qu'est-ce que cette histoire de taureau que j'entends sur toutes les bouches ?

— Tu connais Europe : intrépide comme elle est, la curiosité a été plus forte. Elle cueillait des fleurs dans la prairie avec ses suivantes, près du rivage, tôt ce matin, quand elle a vu ce taureau, superbe à ce qu'on dit.

— Et que s'est-il passé ?

— Contrairement à ses compagnes qui s'étaient enfuies, ta sœur s'est avancée vers l'animal, attirée sans doute par l'exceptionnelle beauté de son pelage blanc et fauve aux reflets d'or. Il paraît qu'il était véritablement très impressionnant. Et tendre, avec ça ! Il a léché la main qu'elle tendait pour flatter son encolure. Ah ! que n'a-t-elle alors tourné les talons ! Sa témérité l'a poussée à grimper sur son dos...

— Je la reconnais bien là.

— ... et lentement, le taureau s'est éloigné au petit trot vers la mer.

— Personne n'a tenté de l'arrêter ?

— Il ne leur en a pas laissé le temps. Même un berger qui avait tout vu et s'apprêtait à intervenir est resté figé sur place. Car, d'un bond, l'animal a quitté la terre pour survoler les flots avec Europe accrochée à ses flancs ; elle tenait fermement les cornes pour ne pas tomber. À

deux reprises, elle s'est retournée pour regarder, impuissante, ses camarades affolées qui tentaient de la suivre. En vain ! Il s'éloignait à vive allure et, en un clin d'œil, ta sœur avait disparu.

— Où la chercher maintenant ? demanda Cadmos, accablé par ce récit.

— Si seulement je le savais... On les a vus partir vers le couchant. J'ai donné des ordres pour que tu embarques demain dès l'aube. Je veux que tu retrouves ta sœur. Ne reviens qu'avec elle ; sinon les portes du palais te resteront à jamais closes.

Le cœur lourd, le jeune Cadmos salua son père puis se retira dans sa chambre. Il espérait y trouver le repos nécessaire à la longue route qui l'attendait. Mais en dépit du silence et de la douceur de la nuit, il eut du mal à s'endormir, trop préoccupé par la direction qu'il aurait à choisir le lendemain.

Au petit matin, après avoir enfin trouvé le sommeil, il se réveilla bien décidé à parcourir la terre entière sur les traces d'Europe. Alors il embarqua sur le navire choisi par son père. Propulsé par deux rangs de rameurs, le vaisseau ne tarda pas à quitter le port de Tyr.

Il voguait à vive allure, fendant les vagues en direction de l'ouest, quand le vent se leva. Un nuage sombre chargé d'orage obscurcit soudain le ciel. Des flots noirs se dressaient tout autour du bateau. Sous leur pression, la coque gémissait. Des éclairs déchiraient le ciel. Les coups du tonnerre s'ajoutaient au claquement de la pluie. Incapable de suivre sa route au milieu de cette mer déchaînée, l'embarcation errait sur le gouffre marin, violemment ballottée.

Pendant plusieurs heures, les matelots luttèrent désespérément contre la tempête. Cadmos, les mains tendues vers l'abîme, invoquait Baal Saphon, le dieu de la navigation, et lui promettait quantité d'offrandes en échange de son salut et de celui de ses compagnons d'infortune.

Le soir enfin, le vent se calma. Une lumière inattendue se leva sur l'horizon, révélant les contours de montagnes boisées. Les matelots se courbèrent alors de toutes leurs forces sur les rames. Sans reprendre haleine, ils firent jaillir l'écume et balayèrent l'eau sombre. Sauvés de la tempête, ils accostèrent sur l'île de Rhodes, non loin des côtes de l'Asie.

Trop heureux d'avoir touché terre, Cadmos offrit sur le rivage les sacrifices promis à Baal Saphon. Puis il partit questionner les habitants au sujet de l'enlèvement de sa sœur. Aucun de ceux qu'il interrogea n'avait vu la jeune princesse phénicienne ni le magnifique taureau blanc.

Après une nuit de repos, il décida donc de profiter du temps clément et de reprendre la mer.

Les jours suivants, le vent fut suffisant pour que les marins conduisent le vaisseau d'île en île en direction de la Grèce. Nulle part, on n'avait entendu parler d'Europe. Les compagnons commençaient à être las de ces jours et ces semaines en mer. Certains profitèrent des escales pour mettre un terme à cette vaine errance. Cadmos, lui, s'obstinait.

Arrivé dans le nord de la Grèce, il explora sans relâche les montagnes et les bois. Il découvrit même des mines d'or sur les pentes du mont Pangée. Mais rien ne pouvait le détourner de sa recherche. Seule sa sœur comptait. Son père lui avait confié la mission de la retrouver, et il devait la remplir à tout prix. Il décida de poursuivre ses recherches vers l'ouest.

Une année durant, Cadmos vagabonda du nord au sud de la Grèce. À bout de ressources, il interrogea une vieille paysanne. Elle lui dit :

— Mon enfant, aucun mortel ne pourra répondre à ta question. Un dieu se cache probablement derrière tes malheurs.

— Alors que faire ?

— Seul un dieu pourra te répondre.

— Oui, mais lequel ? demanda le jeune prince, découragé.

— Apollon, qui par ses chants révèle le présent et l'avenir des hommes.

— Et où puis-je le trouver ?

— Dans son sanctuaire, à Delphes. Cependant, n'espère pas le rencontrer, mon garçon ! Aucun de nous, pauvres mortels, ne peut apercevoir un être divin. Va plutôt trouver la Pythie, sa prêtresse, et questionner ses oracles.

— Merci, l'ancienne. La parole d'Apollon est mon dernier recours, ajouta Cadmos avant de s'en aller.

Reprenant espoir, le prince se remit en route avec les quelques compagnons qui étaient restés à ses côtés.

Après une semaine de marche en direction de la Phocide, les Tyriens virent enfin se détacher sur les flancs sombres du Parnasse les majestueuses colonnes du temple d'Apollon. Cadmos entra seul dans le sanctuaire.

Comme le lui avait enseigné la vieille femme, il déposa sur l'autel un gâteau pour le dieu. Il arrosa le parvis d'eau fraîche, puis immola une brebis. Alors seulement il put pénétrer dans le temple, tenant à la main des rameaux de laurier, l'arbre fétiche d'Apollon.

Dans la salle principale, la Pythie était assise sur le trépied sacré. Il s'avança vers elle et l'interrogea. Une musique pure s'éleva : la prêtresse, inspirée, répétait en chantant la réponse d'Apollon. Cadmos tendit l'oreille pour discerner ses paroles, en vain. Il ne comprenait

rien. Un prêtre alors s'approcha et lui dit :

— Attends-moi dehors. Je t'apporterai bientôt l'interprétation de l'oracle.

Cadmos retrouva ses compagnons et se restaura à leurs côtés. Le soir venu, quand il eut repris des forces, il vit se détacher dans la pénombre la mince silhouette du prêtre qui descendait lentement le chemin pierreux menant au sanctuaire.

— Cher enfant, je t'apporte une réponse qui ne te donnera peut-être pas entière satisfaction, l'avertit ce dernier.

— Je t'écoute, l'ancien. Après tant de temps, je suis prêt à tout entendre.

— Il est inutile, Cadmos, de poursuivre tes recherches et de continuer à errer ainsi comme un vagabond à travers le monde. Tu ne trouveras pas ta sœur. Ne t'inquiète pas, cependant. Elle connaît un sort heureux.

Cadmos, hébété, ne put que bredouiller :

— Comment ? Europe perdue à jamais ? Prisonnière et heureuse à la fois ?

— Écoute-moi, insista le prêtre. Le taureau qui l'a enlevée n'était qu'une apparence, un déguisement choisi par Zeus pour échapper à la surveillance d'Héra, sa jalouse épouse, et approcher ta sœur dont il était tombé amoureux. Il a emmené Europe en Crète où il s'est enfin montré à elle sous sa forme divine. Mariée à Zeus, Europe sera bientôt mère de trois enfants, Éaque, Minos et Rhadamanthe, qui deviendront des rois à leur tour. Dis-moi, connais-tu beaucoup de princesses qui épousent le roi des dieux ? Plus d'une aimerait être à sa place...

— Je n'en suis pas si sûr, murmura Cadmos, mais je suppose qu'on ne peut pas s'opposer au désir d'un dieu. Et mon père ? Va-t-il s'user les yeux à pleurer l'absence de sa fille ? Et moi ? Que vais-je devenir ? Car mon père a été très clair : il est hors de question que je rentre sans ma sœur. C'est l'exil à présent qui m'attend...

— Je n'ai pas terminé, l'interrompit le prêtre. Apollon a révélé aussi pour toi un grand projet. Tu ne rentreras pas en Phénicie. D'ailleurs, un messager vient de partir pour annoncer au vieil Agénor le sort d'Europe et le tien. Il sera honoré, crois-moi, que deux de ses enfants aient pu fonder en Occident de si prestigieuses dynasties.

— Que veux-tu dire ? Je ne verrai donc plus jamais mon père, ni ma patrie ?

— Calme-toi... Tu n'as pas quitté en vain les côtes de Phénicie et ta ville natale de Tyr. Sur cette terre grecque qui t'accueille, tu vas fonder une ville à laquelle tu donneras ton nom.

— Mais où ? Et comment dois-je m'y prendre ?

— Quitte le sanctuaire. Derrière ses hauts murs, tu verras une vache. Suis-la, car elle sera ton guide. Ne t'arrête que quand elle-même ne

pourra pas aller plus loin. Là où elle se couchera, une ville tu bâtiras.

Ne sachant que penser, Cadmos remercia le prêtre :

— Ton aide me sera précieuse. J'étais venu chercher ma sœur enlevée par un taureau, et me voilà prêt à emboîter le pas d'une vache. Les dieux en ont probablement voulu ainsi.

Dès le lendemain, Cadmos reprit la route avec ses compagnons. À peine s'étaient-ils éloignés du sanctuaire qu'ils aperçurent la fameuse vache : sa robe était étincelante et son front surmonté de hautes cornes. Sans même les regarder, elle se mit en marche d'un pas lent.

Derrière leur guide, les voyageurs parcoururent de fraîches vallées boisées avant de déboucher dans une plaine écrasée de soleil. Plusieurs jours et plusieurs nuits encore, ils suivirent l'animal sur des chemins poussiéreux.

Un matin, alors qu'ils venaient de franchir une colline, la vache ralentit. Elle semblait à bout de forces. Tournant pour la première fois son doux regard vers Cadmos, elle se coucha sur le flanc. Il sut alors qu'ils étaient arrivés.

— Mes amis, déclara-t-il, c'est ici que nous allons bâtir notre citadelle, qui s'appellera Cadmeia. Allons, vite, prenez ces outres et allez les remplir à la première source venue. Nous devons nous purifier avant de procéder aux rites de fondation.

En les attendant, Cadmos se mit à songer au chemin parcouru depuis sa ville de Tyr. Perdu dans ses pensées, il fut interrompu par un terrible fracas. On aurait dit un éboulement de pierres accompagné d'un sifflement strident. Puis il entendit des cris : ceux de ses compagnons ? Brutalement ramené à la réalité, il courut en direction du bois où ils étaient partis. Sous le soleil de midi, un silence de mort pesait à présent sur le vallon. Malgré la chaleur, Cadmos était glacé d'effroi.

Un horrible spectacle s'imposa alors à lui. Les corps sans vie de ses compagnons gisaient sur le sol jonché d'outres vides et d'armes inutiles. À proximité, une eau scintillante sortait d'une roche et courait entre les herbes. Elle provenait d'une caverne sombre. Cadmos s'en approcha et crut entendre un étrange sifflement.

Que s'était-il passé ? En les nommant tour à tour, il courait vers chacun de ses compagnons. Aucun n'avait survécu à l'horrible carnage dont le jeune prince ignorait la cause. Soudain, l'étrange sifflement déchira l'air tout près de lui. Il eut à peine le temps de tirer son épée qu'un dragon fondit sur lui. Ses mâchoires hérissées de trois rangées de dents claquèrent. Son corps tacheté d'or se dressa, immense, prêt à l'enserrer. Cadmos lui échappa de justesse.

Furieux d'avoir raté sa proie, le monstre agita violemment sa crête flamboyante et repartit à l'attaque. Le prince, qui l'attendait en tenant

fermement son épée, réussit à la lui planter dans la gorge. Un flot de sang noirâtre jaillit de la blessure. Mais la douleur démultiplia les forces du dragon. Il balaya l'air de sa queue puissante et chercha à l'abattre sur Cadmos. Ce dernier réussit cependant à l'esquiver. Emporté par son élan, l'horrible créature trébucha. Le jeune homme en profita pour lui planter à nouveau son épée dans le cou. Affaibli par ses blessures, le dragon perdait des forces.

Cadmos grimpa alors lestement au sommet de la caverne. Dans un dernier rugissement, l'animal funeste se précipita sur lui, la gueule grande ouverte. Rassemblant toute son énergie, le prince trancha d'un seul coup les trois langues que le monstre dardait contre lui. Atteint par ce coup fatal, le dragon s'écroula.

Épuisé mais victorieux, Cadmos alla se laver à la source. Il entendit alors une voix féminine :

— Cher prince, poursuis ton œuvre. Tu as vaincu le gardien de la source du dieu Arès.

À peine remis de ses émotions, le héros se demanda quelle était cette voix qui succédait à l'horreur du combat. Il n'eut pas à attendre longtemps la réponse.

— Je suis la déesse Athéna, ta protectrice, expliqua-t-elle. À ce titre, je dois te mettre en garde : il te reste une dernière épreuve à surmonter avant de fonder ta ville. Sème les dents du dragon. Des soldats sortiront armés de terre, et tu devras les affronter. Seul face à ces guerriers invincibles, il te faudra être rusé...

— Comment dois-je m'y prendre, déesse ?

— Lance une pierre au cœur de la mêlée et observe bien ce qu'il se passe.

Cadmos suivit à la lettre les ordres d'Athéna. À sa grande surprise, lorsqu'il jeta la pierre, il vit chaque combattant penser que son voisin l'avait agressé, et ainsi riposter et retourner l'épée contre lui. À peine nés de la terre, ces hommes armés de bronze s'entre-tuèrent et y retournèrent.

C'est ainsi que Cadmos vint à bout de cette armée de redoutables guerriers.

Une heureuse surprise finalement l'attendait. Pour récompenser son courage et son endurance, les dieux Aphrodite et Arès décidèrent de lui donner pour femme leur fille Harmonie. Leur mariage eut lieu sur le site de Cadmeia, dont les rues allaient bientôt s'emplir de nouveaux habitants et que les Grecs allaient appeler Thèbes.

Non content d'avoir fondé une ville en Grèce, le fils d'Agénor légua à son peuple un trésor inventé par ses ancêtres : l'alphabet phénicien.

Grâce aux lettres qui le composaient et à celles qu'ils y ajoutèrent par la suite, les Grecs créèrent leur propre écriture. Cette formidable invention allait leur permettre de conserver la trace des histoires que racontaient les anciens. À commencer par celle d'un prince tyrien qui, un beau jour, quitta sa terre natale et qui, parti sur les traces de sa sœur Europe enlevée par un dieu, fonda la future Thèbes...





III

LES RUSES D'ÉLISSA

L'HISTOIRE D'ÉLISSA, la princesse phénicienne qui fonda Carthage, débute elle aussi dans la ville de Tyr.

Plus de mille ans après la mort du roi Agénor, la citadelle se dressait toujours fièrement sur son îlot rocheux ceinturé par les flots. Son rempart muni de hautes tours crénelées et de doubles portes abritait le palais du roi Mattan. Le port accueillait des navires qui venaient régulièrement échanger leur cargaison d'or, d'argent et d'étain contre les précieuses marchandises tyriennes.

Les richesses accumulées depuis tant d'années attisaient la convoitise des populations voisines. Combien de temps encore la forteresse dominerait-elle la mer ? Des rumeurs d'invasion commençaient à inquiéter les habitants. Des espions avaient même assisté aux préparatifs de l'armée assyrienne.

Tout en essayant de ne pas prêter l'oreille à ces mauvaises nouvelles, la princesse ÉliSSa invoquait chaque jour le dieu Melqart pour qu'il continue de veiller sur la ville qu'il avait fondée. Elle se rendait ainsi dans son sanctuaire où brillaient deux grandes stèles, l'une d'or pur, l'autre d'émeraude. Leur éclat lui semblait garantir la sécurité et le rayonnement de Tyr. La princesse aimait les contempler quand elle venait offrir des présents au dieu. Mais cela ne suffisait pas à l'apaiser, car elle avait d'autres raisons d'être inquiète : elle se faisait du souci pour la santé du roi, son père.

Depuis plusieurs semaines, Mattan ne sortait plus de sa chambre. On disait qu'il quittait même rarement son lit. Auprès de lui, pourtant, défilaient chaque jour des ministres, des conseillers et le grand prêtre de Melqart, Acherbas, son beau-frère.

Ils le tenaient régulièrement informé des affaires du royaume. Une question en particulier les préoccupait : la succession au trône. Mattan se faisait vieux. Ses deux enfants, ÉliSSa et Pygmalion, étaient encore bien jeunes. Plus âgée que son frère, la princesse semblait née pour être reine : d'une rare beauté, elle faisait preuve également d'une grande intelligence. Très calme, on ne la voyait jamais s'emporter. Au contraire, elle opposait toujours la réflexion à la colère et la ruse à la violence.

L'ensemble de ces qualités avait convaincu son père d'en faire son héritière. Pour la préparer à son métier de reine, il l'avait invitée, dès qu'elle avait eu quinze ans, à assister aux discussions sur les affaires du royaume. C'était il y a deux ans, et elle n'aurait pour rien au monde manqué ces conseils où se réunissaient les prêtres, les ministres et les commerçants de Tyr. Elle préférait de loin connaître le nombre de nouveaux navires construits dans l'année, apprendre comment les terres étaient irriguées ou savoir si le peuple mangeait à sa faim, plutôt que d'occuper son temps au tissage et au jeu de balle habituellement réservés aux jeunes filles de son âge. Parfois, elle était même sur le point d'intervenir dans les débats pour apporter une réponse à laquelle personne n'avait pensé. Mais son père avait été très clair : il n'était pas question pour elle de se faire remarquer. Aussi personne ne lui prêtait attention et tout le monde oubliait la discrète jeune fille assise non loin du roi.

Un soir, le vieux Mattan fit venir ses enfants à son chevet. Tous les conseillers s'étaient retirés pour lui permettre de se reposer. Seul Acherbas, le grand prêtre, était resté à ses côtés. Allongé, le dos soutenu par des coussins de soie, le souverain avait revêtu ses habits royaux. Devant la solennité de cet accueil, Éliissa éprouva un sentiment d'espoir mêlé d'inquiétude.

— Cher père, je suis heureuse de te voir paré de pourpre. Te sentirais-tu mieux aujourd'hui ? lui demanda-t-elle.

— Ma chère enfant, je crains au contraire de porter ces insignes pour la dernière fois. Approchez tous deux. Je dois vous parler.

Intimidés par l'autorité qui émanait du vieux roi et touchés par sa douceur, Éliissa et Pygmalion vinrent s'asseoir près de lui.

— Je vous ai convoqués ce soir car je sens que mes forces m'abandonnent, déclara Mattan. Le temps est venu de confier le royaume à des bras plus vigoureux et la couronne à des têtes plus jeunes. Demain, le Conseil se réunira pour entendre la décision que j'ai prise. Je tenais à ce que vous en soyez les premiers informés.

Les yeux baissés, Éliissa espérait que son émotion échapperait à son père. Elle sentait sa poitrine se gonfler, mais elle retenait ses larmes de peur qu'il les prenne pour un signe de faiblesse et renonce à lui confier des responsabilités.

Retrouvant son souffle, le roi reprit :

— Le royaume de Tyr est en paix. Riche de plusieurs centaines de vaisseaux de guerre et de navires marchands, notre flotte est la plus puissante de la Méditerranée. Nos marchandises sont transportées sur toutes les côtes de Libye et jusqu'en Espagne. Grâce à leur position, la ville et le palais sont imprenables. Mais vous n'ignorez pas que des armées se pressent à nos frontières. Les Assyriens s'apprêtent à envahir

nos terres et assiéger la citadelle.

Aucun de ces problèmes n'avait en effet échappé à l'attention de la princesse. Pygmalion, en revanche, ouvrait de grands yeux. Bouche bée, il se tourna vers sa sœur et lui demanda à voix basse :

— Une invasion ? Mais que veulent ces guerriers ? Nous ne leur avons rien fait !

— Tais-toi et ouvre tes oreilles, pour une fois, lui intima Éliсса.

Son frère était le seul avec lequel la princesse perdait parfois patience. Tout occupé à ses plaisirs d'adolescent frivole, Pygmalion ne s'intéressait guère aux affaires du royaume. Il ne savait faire qu'une chose : dépenser l'argent que sa mère ne pouvait lui refuser.

Sans prêter attention aux questions de ce fils insouciant, le vieux roi poursuivit :

— Plus que jamais, il importe que vous soyez soudés. C'est pourquoi je vous désigne tous les deux, mes chers enfants, comme mes héritiers. Vous régnerez ensemble. Vous vous répartirez les responsabilités selon vos compétences. Éliсса, tu connais déjà bien le fonctionnement du Conseil : tu le présideras. Tu veilleras au respect de la justice, de la religion et à l'entente entre les citoyens. Toi, mon fils, qui passes ton temps à cheval à galoper dans la campagne, tu prendras le commandement de l'armée et tu veilleras sur nos frontières. Ne vous inquiétez pas. Mes ministres et mes conseillers vous aideront dans vos tâches. Nous en reparlerons. À présent, venez, que je vous embrasse ; j'ai besoin de me reposer avant le Grand Conseil de demain.

Respectueusement, les enfants tendirent à leur père leur front sur lequel il déposa un baiser. Puis ils se retirèrent dans leur chambre. Au petit matin, le son lugubre d'un cor se fit entendre dans le palais. Le roi était mort dans son sommeil, paisiblement.

Les funérailles étaient à peine terminées que les représentants du peuple firent pression au Conseil pour porter Pygmalion au pouvoir. Sans tenir compte des dernières volontés du roi, les marchands leur apportèrent leur soutien. Inexpérimenté, le jeune prince qui aimait trop l'argent serait plus facile à contrôler que sa sœur. C'est ainsi que Pygmalion fut proclamé seul roi de Tyr.

Mais Mattan avait prévu une telle éventualité. Pour assurer à sa fille une place qui lui permettrait de surveiller son frère, il s'était entendu avec son beau-frère Acherbas, le prêtre de Melqart, pour qu'il l'épouse. Éliсса allait ainsi devenir la femme du second personnage de l'État. Elle n'arriverait cependant pas à empêcher son frère de commettre des erreurs !

Sept ans avaient passé. La politique de Pygmalion commençait à faire des mécontents parmi les nobles de Tyr qui auraient préféré voir

sa sœur sur le trône. Le règne de ce roi dépensier, colérique et autoritaire était de plus en plus insupportable.

Toujours avide de posséder davantage, il se mit à convoiter les richesses de son oncle Acherbas. Gardien des offrandes faites à Melqart, le grand prêtre possédait d'immenses trésors. Il avait pris soin de les dissimuler sous terre, car il connaissait la cupidité du jeune roi. Pygmalion paya des espions pour s'introduire dans le palais de son oncle, le suivre jusqu'au sanctuaire et faire parler les serviteurs. En vain. Ne reculant devant rien, il décida alors de l'assassiner. Il profita d'une visite qu'Acherbas devait effectuer dans un sanctuaire du dieu à l'écart de la ville. À la tombée de la nuit, sur le chemin du retour, des gardes qu'il avait payés tendirent une embuscade au grand prêtre et le poignardèrent.

Ne le voyant pas rentrer, Éliッサ pensa que son époux avait été retardé et qu'il avait préféré attendre le matin pour prendre la route. Elle dormait donc paisiblement quand elle vit Acherbas lui apparaître en songe. Sa tunique était tachée de sang et son visage livide, et il prononçait le nom de Pygmalion tout en montrant du doigt ses blessures. Elle se précipita vers lui pour le soutenir mais ses bras se refermèrent sur le vide...

Brusquement, elle s'éveilla. Son cœur battait à toute vitesse. Même si le souffle lui manquait, elle fit un effort pour se lever et courir alerter ses serviteurs. En pleine nuit, elle prit place sur un chariot et se lança à vive allure sur la route qu'Acherbas avait empruntée la veille.

L'aube commençait à poindre quand elle pénétra dans le sanctuaire. Un jeune prêtre courut à sa rencontre, le visage baigné de larmes.

— Ô ma princesse ! gémit-il. Viens vite. Il est arrivé un grand malheur.

Sautant prestement de son siège, Éliッサ le suivit dans une cabane. Sur un lit, elle aperçut le corps de son époux. Rêvait-elle encore ? Son visage était livide, sa tunique tachée de sang... mais elle réussit cette fois à saisir sa main. Les paupières closes, à bout de forces, comme s'il avait conservé son dernier souffle de vie pour cet instant, Acherbas prononça ces mots :

— Attention... ton frère... capable du pire...

Puis il expira.

Tel était donc le sens des paroles qu'Éliッサ avait entendues dans son rêve. Pygmalion avait assassiné son oncle !

On lui soutint pourtant qu'Acherbas avait été attaqué par des voleurs. Malgré l'horreur que lui inspirait désormais son frère et le désir qu'elle avait de se venger, la princesse fit semblant d'y croire. Elle fit enterrer son époux et reçut sans rien dire la visite de Pygmalion, qui poussa l'hypocrisie jusqu'à feindre de partager son chagrin. Mais secrètement, avec la complicité d'anciens ministres de

son père, elle préparait un plan pour quitter la ville en emportant les trésors d'Acherbas. Son époux mort, elle était à présent la seule à connaître leur cachette.

Une semaine avait passé quand elle annonça à son frère que, lassée de vivre dans son palais qui lui rappelait trop son défunt mari, elle avait décidé de venir habiter à ses côtés. Espérant qu'elle apporterait dans ses bagages les trésors tant convoités, Pygmalion accepta avec joie. Il lui envoya même ses serviteurs pour lui prêter main-forte.

Cependant, il ignorait que, la nuit précédente, Éliissa avait fait charger dans les cales d'un navire les coffres emplis d'or et de bijoux. Aux serviteurs de son frère, elle commanda le matin de porter sur ce même navire des sacs de sable qui contenaient, d'après elle, les affaires ayant appartenu à Acherbas. Puisqu'elles ne lui servaient plus sur terre, la princesse souhaitait les faire disparaître à leur tour en les jetant à la mer.

Pendant ce temps, dans son palais, Pygmalion faisait les cent pas, impatient de voir arriver sa sœur et ses richesses. Lassé d'attendre, il envoya un garde s'informer auprès d'elle. Ce dernier revint très vite et lui annonça :

— Sire, la princesse Éliissa est en train de sortir du port à bord d'un navire. Tes serviteurs l'accompagnent.

Le prince entra dans une colère noire.

— Qu'on l'arrête ! s'écria-t-il. Vite ! Elle s'enfuit sûrement avec l'or !

— Je crains qu'il ne soit déjà trop tard, maître. Regarde par la fenêtre.

Pygmalion aperçut le navire qui avait jeté l'ancre à la sortie du port. Mais quelle ne fut pas sa surprise quand il vit ses propres serviteurs, alignés les uns derrière les autres, en train de jeter de lourds sacs par-dessus bord. Le vent lui apporta les paroles que prononça Éliissa quand le dernier sac eut disparu dans les flots.

— Acherbas, mon pauvre époux, reçois cet or qui a causé ta perte. Je te le rends. Qu'il repose à jamais au fond de la mer !

Hors de lui, Pygmalion hurla des ordres en tous sens pour qu'on lui ramène sa sœur. Sa mère, qui venait d'entrer dans le palais avec des prêtres, employa tous ses efforts à l'en dissuader :

— Mon fils, les dieux en ont voulu ainsi. Les prêtres ont consulté l'oracle de Melqart. Éliissa part fonder une nouvelle patrie en Occident. Ne t'oppose pas à la volonté divine.

N'osant braver ouvertement les conseils de sa mère et l'avis des prêtres, Pygmalion renonça à poursuivre sa sœur. Il s'enferma dans son palais pour ruminer sa colère d'avoir perdu les trésors d'Acherbas. Mais ceux-ci n'étaient pas perdus pour tout le monde !

Éliissa, qui avait hâte de prendre la mer avec son précieux

chargement, réussit à convaincre les serviteurs de son frère de la suivre.

— N'espérez pas échapper à la colère du roi. Moi, je ne crains pas la mort qui m'attend à coup sûr. Mais pour vous, ce sera bien pire : furieux d'avoir tout perdu par votre faute, Pygmalion se vengera. Attendez-vous aux pires tortures...

Elle n'eut pas besoin d'en dire davantage pour que les serviteurs décident de rester à bord.

— Tu ne nous laisses pas vraiment le choix, princesse Éliッサ, lui répondit l'un d'eux. Nous sommes prêts à te suivre, mais que comptes-tu faire à présent ? Où penses-tu nous conduire ?

— Nous quittons notre patrie pour en fonder une nouvelle. J'emporte avec moi les objets sacrés du culte de Melqart, les seuls que j'ai conservés de mon époux Acherbas. Ils protégeront notre traversée et nous aideront à placer notre future ville sous le signe des dieux et des déesses qui protègent Tyr.

Tandis qu'elle prononçait ces mots, elle vit arriver un navire. À son bord se trouvaient de nobles Tyriens, des artisans, des hommes de science... des familles entières qui voulaient échapper à la tyrannie de Pygmalion. En invoquant la protection de Melqart, ils supplièrent Éliッサ de leur permettre de l'accompagner. Elle accepta avec joie.

Le cœur serré à l'idée d'abandonner sa patrie qu'elle ne reverrait peut-être plus jamais, la princesse donna l'ordre de lever l'ancre, cap sur le soleil couchant. Propulsés par les rangs de rameurs, les lourds navires prirent le large.

La navigation leur était favorable. Bientôt, ils ne tardèrent pas à être en vue de Chypre, l'île d'Aphrodite. Afin de se ravitailler en eau et en victuailles, ils accostèrent. Le grand prêtre d'Ashtart, déesse de la guerre et de la fécondité, vint aimablement à leur rencontre avec sa femme et ses enfants. Il proposa l'hospitalité à la princesse, à son équipage ainsi qu'aux nobles qui l'accompagnaient. Chacun put trouver une place dans un foyer. Plusieurs jeunes filles de l'île en âge de se marier les hébergèrent avec plaisir. Au matin, elles décidèrent de se joindre aux voyageurs, tout comme le grand prêtre et sa famille. Celui-ci obtint la promesse de conserver ses fonctions dans la nouvelle ville.

Après plusieurs semaines d'une course vagabonde, ils approchèrent des côtes de la Libye. Ils longèrent des falaises inaccessibles, contournèrent une pointe rocheuse qui s'avancait dans la mer, puis débouchèrent dans une large baie. Protégée des vents du large, une plage qui s'étirait en arc de cercle leur offrit un accès facile. Le cœur d'Éliッサ se mit à battre. Ce paysage lui rappelait les rivages de Phénicie. On aurait dit le site de Tyr ! La situation était propice pour

mettre un terme à leur voyage. Sur ce promontoire rocheux qui dessinait une île au milieu des flots, elle décida de fonder la capitale de son nouveau royaume.

Pendant que l'équipage tirait les embarcations sur le sable, Éliissa demanda audience à Hiarbas, le souverain du pays. Intrigué par cette jeune femme qui commandait à tout un peuple, il accepta de la recevoir.

Après avoir fait déposer aux pieds du roi de nombreux cadeaux précieux, elle exposa sa requête :

— Noble seigneur, mes compagnons et moi-même avons accompli cette longue traversée pour fonder une nouvelle ville. Nous avons trouvé ici les conditions idéales : ce promontoire est la réplique exacte de notre belle ville de Tyr. Il ne pouvait pas y avoir de lieu plus approprié. Consentirais-tu à nous la céder pour que...

Le roi l'interrompit brusquement :

— C'est impossible. Aucune des familles qui habitent ce territoire depuis plusieurs générations ne voudra abandonner le moindre lopin de terre. Passe ton chemin et va-t'en trouver d'autres espaces où bâtir ta ville.

Loin de se laisser décourager, mais comprenant qu'elle ne pourrait pas le convaincre, la jeune princesse décida de recourir à la ruse.

— Noble seigneur, je comprends parfaitement tes raisons ; mon père n'aurait sans doute pas non plus cédé un pouce de son territoire. Mais là, il s'agit d'autre chose.

Piqué par la curiosité, le roi l'invita à poursuivre.

— Je te demande une portion de terrain grande... comme une peau de bœuf.

Hiarbas éclata de rire :

— Comment ? Tu prétends bâtir une ville sur si peu d'espace ?

— Oui, noble roi. Nous le pouvons.

— Alors j'accepte tes conditions. Et si tu parviens à faire ce que tu dis, je te donne la terre.

Après l'avoir chaleureusement remercié, la princesse alla porter la nouvelle à ses compagnons de voyage. Quelle ne fut pas leur surprise ! Ils ne savaient pas s'ils devaient se réjouir de la réponse positive du roi ou au contraire se lamenter du plan irréalisable d'Éliissa. Elle avait sans doute plus d'un tour dans son sac, mais cette fois, ils avaient beau se creuser la tête, ils ne voyaient pas comment elle se sortirait de cette affaire.

— Allez vous coucher, mes amis, leur dit calmement la jeune femme. Demain, je vous exposerai mes plans.

Toute la nuit, on la vit tourner autour d'une grande parcelle de terre qu'elle avait tracée sur le sol. La parcourant de long en large, elle la mesura avec l'aide des savants, puis traça des lignes perpendiculaires.

Au petit matin, la princesse réunit son peuple :

— Si vous faites tout ce que je dis, vous dormirez demain dans les limites de votre nouvelle ville.

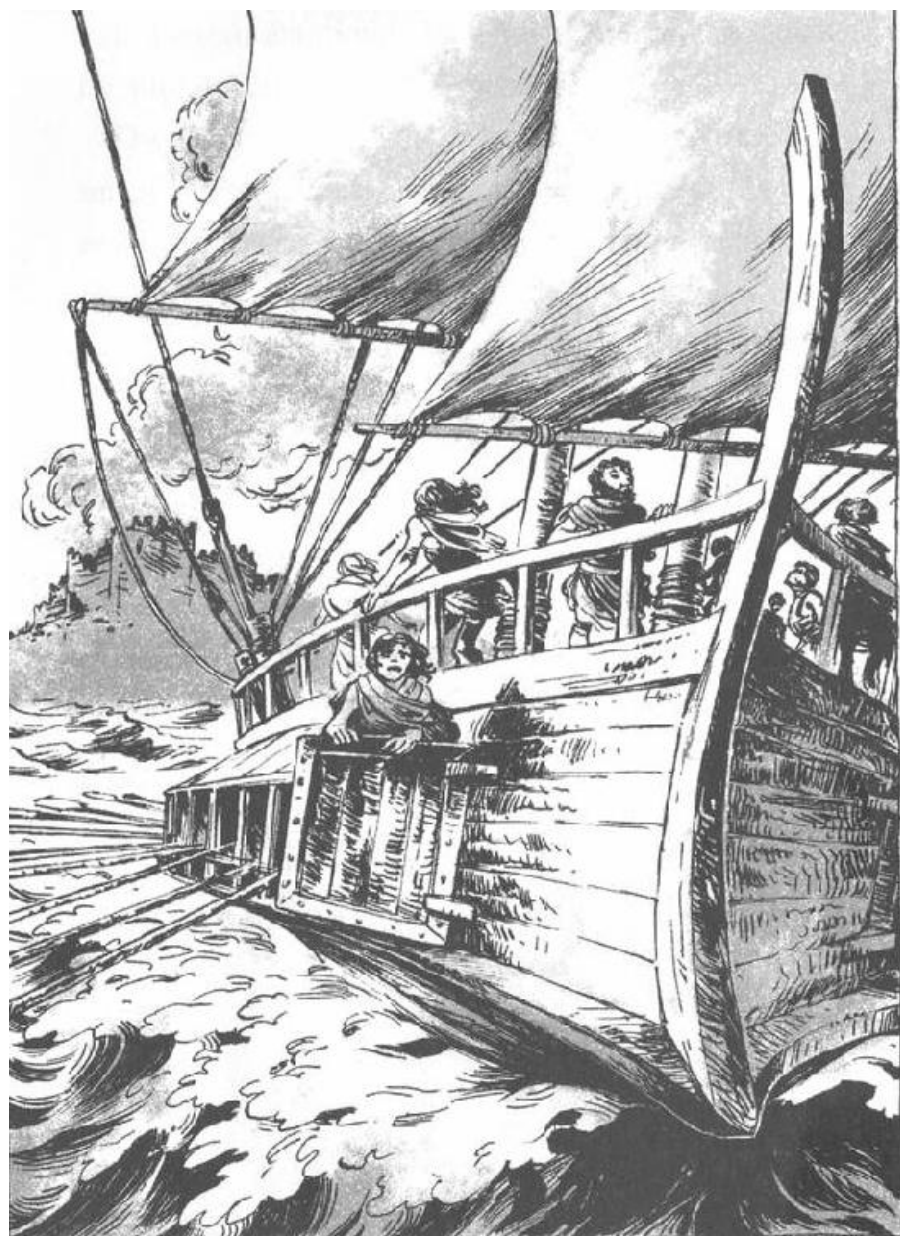
Sous ses ordres, les Phéniciens tuèrent un bœuf, en prélevèrent le cuir et le découpèrent en bandes très fines. En quelques heures, leurs épouses les cousirent entre elles de manière à former une longue lanière de cuir. Le tour était joué ! Ils tenaient entre leurs mains de quoi encercler un bel espace !

Disposant sur le sol la peau du bœuf transformée en un gigantesque lacet, Éliッサ, aidée du prêtre de Chypre et des nobles de Tyr, délimita le périmètre de la nouvelle cité.

Admirant cette astuce, le roi respecta son serment. Il ne restait plus qu'à baptiser l'endroit. Le nom ne fut pas difficile à trouver. La citadelle fut appelée Byrsa, qui signifie cuir, tandis que, sous les auspices de Melqart, l'ensemble fut nommé Qart Hadasht, ce qui veut dire Ville Neuve en phénicien.

Ainsi naquit Carthage.





IV

LES AMOURS DE DIDON ET ÉNÉE

DEPUIS SEPT ANS DÉJÀ, Didon régnait sur Carthage. Didon, c'était le nom que la jeune princesse tyrienne avait pris depuis qu'elle était arrivée en Libye : Éliisa appartenait désormais au passé. Son palais se dressait sur la colline de Byrsa qui surplombait les installations portuaires et les entrepôts. La ville tout autour s'étendait jusqu'à la mer.

Les Tyriens travaillaient sans relâche pour bâtir une capitale à la mesure de celle qu'ils avaient quittée. Chaque jour, le long des rues étroites, les murs s'élevaient un peu plus haut, abritant de nouvelles maisons, de nouveaux jardins. Carthage était prospère. Grâce aux trésors d'Acherbas, Didon avait fait construire de nombreux temples aux portes de bronze, consacrés à leurs dieux Melqart et Ashtart. Peintres et sculpteurs s'affairaient sur les échafaudages pour orner dignement leurs frontons.

Alors que cette ville sortait de la terre libyenne, au-delà des mers, sur les côtes d'Asie, celle de Troie n'était plus qu'un champ de ruines. Après dix années de siège, les Grecs avaient réussi à abattre ses hautes murailles. Rares furent ceux qui échappèrent à l'incendie de cette nuit meurtrière. La plupart des survivants furent réduits en esclavage par leurs farouches vainqueurs.

Une poignée de Troyens, cependant, purent fuir grâce à la volonté et à l'audace d'Énée. Avec son père Anchise, son fils Asagne et quelques hommes, il avait pris la mer en direction du couchant. Les dieux l'avaient promis à un grand destin : aller fonder en Italie une cité qui donnerait naissance à la brillante civilisation romaine.

Pour l'heure, il devait surtout faire face aux dangers de la navigation. Après sept ans d'errance, ballotté par les tempêtes, de rivage en rivage, il fut jeté avec les siens sur les côtes de Libye.

La nouvelle d'un navire étranger accostant dans son port parvint rapidement aux oreilles de Didon. Elle envoya aussitôt sa sœur Anna s'enquérir du sort des voyageurs.

— Cours apporter à ces hommes de quoi se remettre de leurs épreuves. Mes serviteurs te suivront avec des vivres et des vêtements.

Je connais trop les fatigues de la mer pour ne pas aider ces malheureux.

Entre-temps, sans même attendre qu'on vienne à sa rencontre, Énée s'était mis en quête du palais. Couvert de haillons, la peau séchée par le soleil, les cheveux et la barbe en broussaille, il s'aventura dans le dédale des rues. Craignant que son apparence n'effraie la population, il rechercha les ruelles désertes. Mais il finit par se perdre.

Il tournait en rond depuis plusieurs minutes sans réussir à sortir de ce labyrinthe quand une femme splendide apparut. De longs cheveux blonds flottaient sur ses épaules que couvrait un voile irisé retenu par des agrafes d'or. Elle s'avança sans bruit, puis d'une voix infiniment douce, lui demanda :

— Tu sembles perdu. Que cherches-tu ?

— Noble dame, pardonnez-moi de me montrer sous cette vilaine apparence. Je viens de débarquer et je souhaiterais me rendre au palais. J'ignore où je me trouve, qui règne sur cette terre et quel est le nom de cette ville.

— Te voici à Carthage, ville fondée depuis peu par des Phéniciens venus de Tyr. Didon est leur reine.

— Chère inconnue, aurais-tu la bonté de me conduire auprès d'elle ou de ses gens ? Je crains que notre navire arrivé dans son port ne suscite l'inquiétude. Je voudrais l'assurer de mes intentions pacifiques et solliciter son hospitalité pour mes compagnons et moi-même.

— Je t'accompagnerai au palais où tu seras bien accueilli, tu peux en être sûr : Éliッサ, ou plutôt Didon, est une exilée, comme toi et tes compagnons. Elle comprendra vos malheurs. Elle a déjà donné des ordres pour vous faire porter des vêtements et de la nourriture.

— Je n'ose me présenter ainsi à elle, s'inquiéta Énée, ni même paraître aux yeux des habitants de cette ville dans cet état. Ne pourrais-tu pas y aller à ma place ?

— Suis-moi, lui répondit la mystérieuse femme, ne crains rien.

Comme par enchantement, sans que personne ne se soucie de lui, Énée traversa la foule rassemblée sur les places et croisa des groupes d'ouvriers qui se rendaient sur leurs chantiers. Il semblait invisible ! Vénus, car c'était bien la déesse de l'Amour qui se cachait sous les traits de cette femme, l'avait enveloppé d'une brume qui le dissimulait aux yeux des humains.

— Te voici arrivé, Énée, murmura-t-elle.

Et sans même lui laisser le temps de la remercier, elle disparut. Mais le jeune homme avait compris qu'il n'avait pas eu affaire à une simple inconnue. Seule une déesse pouvait ainsi lui être venue en aide. Comme il était le fils du Troyen Anchise et de Vénus, il soupçonna qu'il s'agissait de sa mère.

Il était tout à ses pensées quand il vit avec surprise trois de ses

compagnons gravir les marches du palais, escortés par des hommes armés. Il voulut les appeler, mais sa voix ne semblait pas pouvoir franchir le voile de protection dont sa divine mère l'avait recouvert. Il leur emboîta le pas.

Avec eux, il arriva dans une vaste cour ornée de hautes colonnes de marbres jaune et vert. Les trois hommes furent conduits dans la salle du trône. Énée les suivit. La beauté du lieu lui coupa le souffle. De larges fenêtres laissaient passer une lumière adoucie par de légères tentures pourpres qui ondulaient sous la brise. L'éclat de l'or charmait ses yeux tandis que les parfums brûlant sur les autels flattaient son odorat. La voix claire et harmonieuse de la reine ajouta encore au plaisir de se trouver dans un si bel endroit.

— Soyez les bienvenus, chers étrangers. Prenez place sur ces banquettes, vous êtes mes hôtes. On ne dira pas que la reine de Carthage n'accueille pas les naufragés. Mais voyons, lequel d'entre vous est le chef ?

À l'instant précis où Didon posait cette question, la brume qui protégeait Énée se dissipa et laissa apparaître, au lieu du voyageur en haillons, un homme à la haute stature, vêtu d'un splendide costume troyen chamarré d'or. Les boucles de sa chevelure sombre et de sa barbe avaient comme par miracle retrouvé leur juste place, tandis que la peau soyeuse de ses bras et de ses cuisses se détachait sous les franges safran de sa tunique. Vénus avait bien fait les choses ! Un murmure d'admiration parcourut l'assemblée, tandis que la stupéfaction se lisait sur le visage des compagnons d'Énée. Ce dernier prit la parole :

— Me voici, ô reine de Carthage. Je suis Énée, prince de Troie, fils d'Anchise, descendant de Dardanos. Mes compatriotes et moi-même ne savons comment te remercier pour la générosité dont tu fais preuve à notre égard.

Subjugée, elle aussi, par la beauté de cet homme surgi de nulle part, Didon n'en oublia pas pour autant ses devoirs.

— Noble étranger, je serais très honorée si tu acceptais de te joindre au banquet que j'organise en votre honneur. Prends place près de moi pour me conter tes aventures.

Sous le charme de cette reine superbe étendue sur sa couche et entourée de ses gardes, Énée accepta. La robe de pourpre soulignait les formes parfaites de son corps mince. Les nuances dorées de sa peau se devinaient sous le léger voile nacré qui couvrait ses épaules. Une lourde natte couleur de l'ébène mêlée de fils d'or soulignait l'ovale de son visage où brillait un regard à la fois grave et malicieux.

Très vite, des serviteurs arrivèrent par dizaines pour disposer sur des tables couvertes de nappes fines des coupes argentées ciselées d'or et des vasques couronnées de guirlandes. Ils présentèrent aux convives

des corbeilles emplies de pain et de fruits et des plats chargés de mets savoureux.

Énée reprit ses esprits et envoya un de ses compagnons chercher son fils Ascagne, qu'il avait laissé sur le bateau, ainsi que des présents pour leur royale hôtesse.

Voulant faire naître l'amour dans le cœur de la reine, Vénus profita de cette occasion et donna à son fils Cupidon les traits d'Ascagne. Le jeune dieu avait le pouvoir de rendre quiconque amoureux. Quand l'enfant tendit à Didon la robe brodée d'or et ourlée de motifs végétaux ainsi que les colliers de perles du trésor royal de Troie, il y mêla un souffle secret qui acheva d'embraser la jeune femme. Pauvre Didon ! Plus elle serrait contre elle celui qu'elle prenait pour le fils d'Énée, plus le poison d'amour s'infiltrait dans ses veines. Elle buvait les paroles du prince troyen sans le quitter des yeux, et vibrait au récit des épreuves qu'il avait surmontées. Le sort de cet exilé lui rappelait tant le sien ! Ah ! Comme elle aurait souhaité que cette douce soirée ne finisse jamais...

Après le départ de leurs hôtes, Anna découvrit la jeune femme sur une terrasse du palais. Il était tard, mais la reine ne trouvait pas le sommeil.

— Ma sœur adorée, lui dit Anna en s'approchant, ne serait-il pas temps pour toi de prendre un peu de repos ? Te voici bien songeuse...

Didon sursauta.

— Je pense à cette soirée, expliqua-t-elle doucement, à ces Troyens, à leur chef surtout. As-tu vu sa noblesse ? Sa prestance ? Quel courage et quelle endurance ! Ses aventures m'ont émue. Lui aussi a perdu sa patrie ; il a connu les errances sur la mer. Combien de fois a-t-il frôlé la mort ! Quel sort l'attend à présent ? Je me prends à rêver d'unir nos deux destinées... Mais non, que dis-je ? Ai-je perdu la tête ? J'ai déjà connu un époux. Aurais-je oublié mes serments ?

— Ma douce reine, toi qui m'es plus précieuse que la vie... quand donc mettras-tu un terme à ce deuil ? Passe encore pour tous les rois de Libye que tu as refusés. Tu as même tenu tête à Hiarbas, qui fut fou de rage d'avoir été éconduit. Mais aujourd'hui... Tu es jeune et belle, plus belle que jamais ! Et puis il te faut des enfants. Qui te succédera sur le trône de Carthage ? Ton royaume s'agrandit chaque jour. Tu ne peux continuer à régner seule ainsi. Le naufrage de ce prince est une bénédiction. On dirait que les dieux l'ont fait exprès. Réveille-toi, Didon, il est temps de songer à l'avenir ! Au tien et à celui de ton peuple !

Quelque peu secouée par les paroles de sa sœur mais ravie au fond d'entendre ce qu'elle souhaitait, la reine prit congé d'Anna et partit enfin se reposer.

Les jours suivants, Didon et Énée ne se quittèrent plus. La visite de la ville en construction, des temples, des différents ports... : tous les prétextes étaient bons pour se retrouver. La reine ne se lassait pas d'entendre le récit de la guerre de Troie. Elle apprit aussi la mission que les dieux avaient confiée à Énée : fonder une ville dans le lointain Occident.

Voulant profiter de sa présence, elle chercha alors à le retenir auprès d'elle et lui demanda de remettre son départ à plus tard. Elle invoquait tantôt la mauvaise saison, tantôt l'état du bateau qui n'était pas encore prêt à prendre la mer... et le Troyen ne se faisait pas prier ! Il s'était installé au palais et ne se rendait plus que très rarement au port pour voir ses compagnons.

L'amour de Didon et Énée grandissait en silence, sans qu'ils se l'avouent. Vénus cependant songeait à leur en offrir l'occasion.

Par un beau jour d'automne, une grande chasse fut décidée. Toute la jeunesse de Carthage était déjà réunie devant le palais. On n'attendait plus que la reine. Son cheval harnaché d'or piaffait d'impatience. Elle arriva enfin, plus somptueuse que jamais. Sa taille était prise dans une robe rouge sombre aux reflets violets. Une écharpe couleur de feu entourait son cou. À peine en selle, la jeune femme s'élança avec Énée à ses côtés. Les autres cavaliers, ralentis par les pieux et les filets qu'ils portaient, avaient du mal à les suivre sur les chemins pierreux qui serpentaient entre les rochers. Soudain, le ciel s'obscurcit sous l'effet de lourds nuages noirs. Un vent chaud se leva, rapidement suivi d'une pluie violente. Didon et Énée durent trouver refuge dans une grotte dissimulée par d'épais feuillages.

C'est sur ce sol moelleux qu'ils se déclarèrent enfin leur flamme et s'étreignirent avec passion. Les éclairs déchiraient le ciel et le tonnerre faisait trembler la terre tandis que les deux amants connurent leur première nuit d'amour.

Durant plusieurs mois encore, la reine et son amant brûlèrent du même feu.

Énée délaissa ses compagnons qui se languissaient sur le navire prêt à appareiller. La ville elle-même s'endormait. Les chantiers s'arrêtèrent. Les tours cessèrent de s'élever. Égarés par Vénus, Didon et Énée étaient trop occupés à s'aimer. Les autres dieux se chargèrent donc de les ramener à la dure réalité.

Jupiter envoya son messenger auprès d'Énée pour lui rappeler la mission qui lui avait été confiée après la chute de Troie. Voilà trop longtemps qu'il était à Carthage ! Il lui fallait au plus vite reprendre sa route vers l'Italie. Une nuit, Mercure lui apparut en songe :

— Il est temps de retrouver la raison, le sermonna-t-il. Les dieux ne

t'ont pas épargné pour que tu deviennes l'esclave de la reine de Carthage. Tu as mieux à faire. Une terre t'attend, une ville, un peuple, un empire ! Si ce n'est pas pour toi, fais-le au moins pour ton fils. Ascagne est trop jeune pour voir son horizon se borner aux côtes de Libye : permets-lui de fonder Albe la Longue ! Et à ses descendants de fonder un jour la grande Rome !

Énée s'éveilla en sursaut. Une angoisse sourde lui étreignait le cœur. Déchiré entre son amour et l'ordre divin, il ne savait comment en parler à Didon...

Au petit matin, vaincu par la peur de désobéir aux dieux, il se rendit au port et demanda secrètement à ses compagnons de préparer le navire à lever l'ancre le lendemain dès l'aube. Son trouble cependant n'avait pas échappé à la reine amoureuse, que tout inquiétait. Quand elle apprit que les Troyens s'apprêtaient à quitter Carthage, elle entra dans une fureur terrible et s'en prit à Énée :

— Ainsi tu songeais à t'enfuir ! Tu préfères braver les vents glacés de l'hiver plutôt que de m'avouer ton forfait ! Quelle belle audace ! Ta vaillance n'appartient donc qu'au passé !

Aucune des explications de son amant ne réussissait à l'apaiser. Au contraire ! Elle redoubla même de colère quand il invoqua la volonté divine.

— Mais quel être es-tu donc pour oser troquer mon amour contre une ville invisible ? À quoi bon tes serments, à quoi bon nos étreintes si un mauvais rêve suffit à les effacer !

Désespérée, Didon congédia celui dont rien au monde, quelques heures plus tôt, n'aurait pu l'éloigner. Pourtant, incapable d'accepter son infortune, elle supplia sa sœur de suivre le traître pour tenter de le fléchir.

Quand Anna revint annoncer son échec, elle trouva la reine pleine d'une froide détermination. Sa colère semblait passée. Mais son calme ne présageait rien de bon.

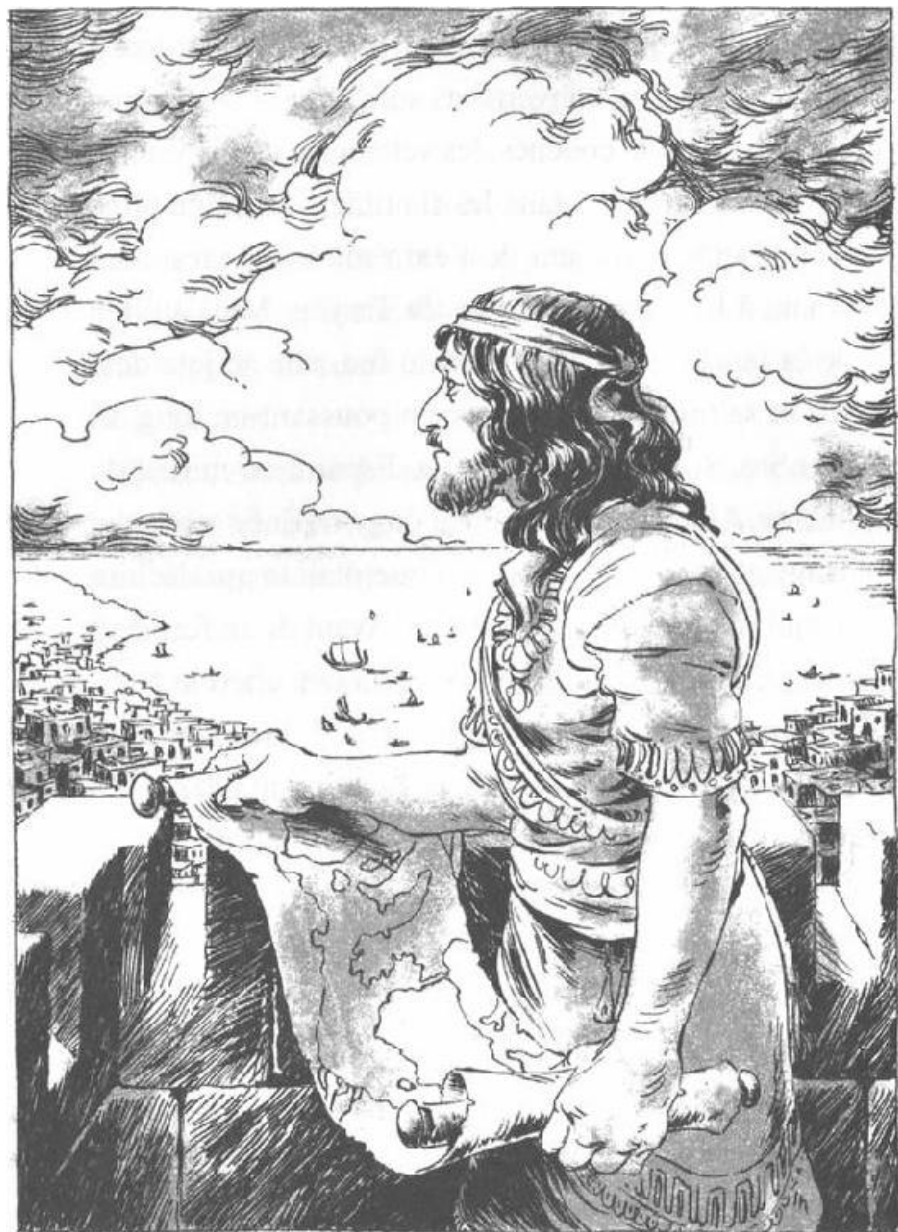
— Puisqu'il en est ainsi, déclara-t-elle, obéissons, nous aussi, au bon plaisir des dieux. Je veux qu'un feu rituel efface toute trace de cet étranger. Ordonne qu'on élève un bûcher dans lequel j'offrirai à la déesse Ashtart les restes de cet amant indigne.

Tandis que les Troyens achevaient leurs préparatifs de départ, on construisit devant le palais un immense bûcher. Didon pria toute la nuit, prenant à témoin les dieux de Carthage.

Quand au matin le navire largua les amarres, elle monta sur la terrasse la plus élevée. Elle surplombait ainsi le haut amoncellement de pins qu'elle ordonna d'embraser. Les couvertures sur lesquelles les deux amants s'étaient couchés, les vêtements qu'Énée avait portés furent jetés dans les flammes. La reine alors s'approcha lentement de l'extrémité de la terrasse, tenant à la main l'épée nue du Troyen. Mais

au lieu de la lancer à son tour dans le feu, elle se jeta dessus et se transperça le cœur en poussant un long cri lugubre. Son corps bascula et disparut au milieu du bûcher. Alors qu'il s'éloignait du port, Énée sentit son sang se glacer en entendant cette plainte qui déchira le ciel rougeoyant de Carthage. Avant de se fermer à tout jamais, les lèvres qui l'avaient tant chéri le maudirent, lui et sa descendance.

Deux peuples qui avaient failli unir leurs destinées allaient ainsi devenir les plus grands ennemis...



V

LE MERVEILLEUX VOYAGE D'HANNON

SUR LA VILLE DE CARTHAGE, plus prospère que jamais, régnait Hannon. Ce jeune roi tenait de ses ancêtres phéniciens sa soif de voyages et de d'aventures. Comme eux, il rêvait de découvrir de nouveaux territoires pour étendre son empire. Sa curiosité insatiable le poussait plus particulièrement du côté de l'Océan. À force d'écouter les récits des marins, il avait l'impression de connaître déjà ces côtes qui s'étendaient au-delà des colonnes de Melqart vers le nord de l'Europe. C'est pourquoi il préférait tenter l'aventure en direction du sud et explorer les rivages de l'Éthiopie !

Il fit appel à tous les volontaires pour mettre sur pied la plus grande expédition maritime jamais connue. C'est ainsi qu'un beau matin, soixante navires quittèrent le port de Carthage.

Pendant plusieurs heures, la ligne d'horizon fut obscurcie par les vaisseaux qui s'éloignaient au rythme des rameurs. À leur bord se trouvaient trente mille hommes et femmes. On aurait dit que la ville entière était sur l'eau : il y avait là des artisans, des prêtres et des chanteuses ; des danseurs, des musiciennes et des cuisiniers ; mais aussi des astrologues, des mathématiciens, des interprètes... Les cales des navires étaient pleines de vivres et de vêtements nécessaires à une longue traversée ; les intendants n'avaient pas oublié les bijoux et les objets précieux à troquer contre des marchandises. On avait rendu étanches les coques des bateaux à l'aide de goudron et découpé des pièces de lin pour remplacer les voiles en cas de tempête. Des réserves de bois de chêne avaient été chargées en quantité suffisante pour tailler des rames et réparer les mâts.

Sur le navire de tête, Hannon souriait, le regard tourné vers le large : son rêve se réalisait enfin.

Dix jours suffirent aux navires pour atteindre les colonnes de Melqart. Le vent était favorable et la mer calme. Mais quand il fallut s'engager dans la passe, les courants se firent plus forts. Hannon retenait son souffle, curieux et inquiet tout à la fois de ce qu'il allait découvrir au-delà des fameuses roches.

Heureusement, la main aguerrie du pilote permit à son navire de traverser le détroit sans encombre. C'est alors qu'un spectacle inédit

s'offrit à lui : les eaux sans fin de l'Océan... C'était plus vaste et plus beau encore qu'il ne l'avait imaginé !

Quand il eut fini de contempler cet azur où le ciel et la mer se mêlaient, il donna l'ordre aux marins de mettre le cap au sud en longeant la côte.

Pendant deux semaines, le roi et ses géomètres observèrent le paysage qui se déroulait sous leurs yeux, dessinèrent la ligne des côtes, notèrent les accidents du terrain et les portèrent sur des grandes pièces de peau pour dresser la carte de ces lieux.

Un matin, Hannon décida de remercier Baal Saphon, le dieu de la navigation, en lui construisant un autel.

Il choisit une anse protégée par de vertes collines et y fit mouiller la flotte quelques jours, le temps d'offrir des sacrifices au dieu. Puis l'expédition reprit sa route. Mais Hannon savait que le moment était venu de fixer son peuple sur ces nouveaux territoires. Pour cela, il fallait fonder des villes.

S'étendant à perte de vue, les plaines côtières baignées de cours d'eau offraient des conditions favorables à son entreprise. L'une d'elles, qui verdoyait à l'abri d'un escarpement rocheux, lui parut particulièrement propice. Là, les prêtres versèrent du vin sur la terre en demandant aux divinités de la protéger. Après ces libations d'usage, les géomètres tracèrent les rues et délimitèrent les places, tandis que les arpenteurs divisaient l'espace en parcelles pour y bâtir les maisons ; puis ce fut au tour des architectes, des maçons et des charpentiers. Des murs s'élevaient, bientôt blanchis à la chaux et couverts par des toits en terrasse ; les maisons, les unes après les autres, sortaient de terre pour la plus grande joie des Carthaginois. La première ville punique(2) était en train de voir le jour à l'autre bout de la Libye ! On l'appela Thymiaterion. Ce nom, qui désigne en grec les brûle-parfums, évoque à lui seul les lourds effluves qu'exhalaient ces contrées fleuries.

Après qu'une partie des voyageurs se fut installée dans cette nouvelle cité, les bateaux reprirent la mer. Plus d'un mois s'était écoulé depuis leur départ de Carthage, mais le moment n'était pas encore venu pour eux de rentrer dans leur patrie.

Alors qu'il scrutait la mer en quête d'autres emplacements favorables, Hannon aperçut les contours d'une multitude d'îles. Quand les navires furent à proximité, il constata que l'archipel disposait de toutes les ressources propices à leur installation : des fruits y poussaient en abondance et la mer qui ceinturait les îles dispensait ses richesses poissonneuses tout en leur offrant une protection naturelle. Quelle découverte sensationnelle ! Quatre autres villes allaient bientôt surgir de terre, où s'installeraient de nombreuses familles.

Mais cela ne suffisait pas encore. Hannon voulait aller plus loin.

C'est pourquoi il réunit les équipages des dix derniers navires pour leur annoncer le projet qu'il mûrissait en secret :

— Mes chers compagnons, nous voici désormais à la limite des terres explorées par nos ancêtres. Les Phéniciens avaient navigué jusqu'à ces contrées. Mais aucun d'eux ne s'était aventuré au-delà du fleuve Lixos. Vous serez donc les premiers à porter aussi loin le nom de Carthage. Êtes-vous prêts à me suivre ou préférez-vous regagner votre patrie ?

Malgré les exclamations enthousiastes qui approuvaient sa proposition, Hannon dut rassurer ceux qu'inquiétaient le ravitaillement et les risques qu'ils prenaient à explorer des régions inconnues :

— Tout près de l'embouchure du fleuve habite un peuple de bergers : les Lixites. Nous leur proposerons de troquer des vivres contre nos perles de verre et d'ambre et nos étoffes brodées. Grâce à mon interprète, je pourrai aussi m'informer sur les dangers de la région.

Or quand les Carthaginois débarquèrent, les bras chargés de richesses, quelle ne fut pas la surprise d'Hannon : non seulement le chef des Lixites le comprenait, mais en plus, il parlait leur langue ! Il est vrai que, depuis des générations, les commerçants puniques faisaient escale sur ces côtes. Hannon put donc s'informer directement auprès de son hôte sur la région et les populations qui y vivaient. Désireux d'apprendre, le roi de Carthage écoutait avec attention ses explications.

— En remontant le cours du fleuve, vers les montagnes où le Lixos prend sa source, habitent des Éthiopiens. Je vous déconseille d'explorer cette région. Elle fourmille de bêtes féroces. Dans les montagnes se trouvent les Troglodytes. On les reconnaît à la démarche d'ours qu'ils ont acquise à force d'habiter dans des grottes. Mais attention : malgré leur aspect, ils courent plus vite que des chevaux libyens !

Les deux rois s'entretenaient ainsi toute la soirée. Quand ils se séparèrent pour aller dormir, ils étaient devenus les meilleurs amis du monde.

Le lendemain, les cales pleines de viande, de fruits, de céréales et de poissons séchés, les Carthaginois purent reprendre la mer en direction du sud. Des interprètes lixites les accompagnaient pour leur servir de guides et d'intermédiaires.

Après trois jours de navigation le long de côtes désertiques, ils débouchèrent sur un large golfe au fond duquel se nichait l'île de Cerné. Hannon y vit un bon endroit pour fonder la colonie la plus éloignée de Carthage.

Une grande fête accompagna l'inauguration de cette nouvelle cité,

qui symbolisait à elle seule la réussite de leur mission. Eux qui ne dépassaient habituellement pas les colonnes de Melqart, voilà qu'ils avaient parcouru une distance deux fois plus grande ! Le roi n'entendait cependant pas s'arrêter en si bon chemin. Il voulait aussi connaître les ressources de ces régions côtières dont il ne voyait pas le bout et explorer l'arrière-pays. La situation allait alors se compliquer...

Les Carthaginois affrontèrent les premières difficultés quand ils décidèrent de remonter le cours du fleuve Chrétès dont ils virent les eaux boueuses se jeter dans l'Océan. À leur grande surprise, elles refusaient de se mêler à l'eau de mer. Deux courants contraires s'affrontaient, faisant jaillir l'écume et remuant les fonds marins. Les eaux brunes qui venaient de la terre se heurtaient aux eaux grises de l'Océan. Les rameurs durent tirer de toutes leurs forces sur leurs bras pour passer les tourbillons qui se formaient à l'embouchure du fleuve. À peine les eurent-ils franchis qu'ils purent se laisser porter par un courant paisible.

La navigation n'en était pas pour autant plus aisée. Les eaux étaient peu profondes et il fallait toute la dextérité du pilote pour éviter les bancs de sable qui affleuraient par endroits, ainsi que les longs crocodiles et les lourds hippopotames qui traversaient parfois devant eux.

Tout à leurs manœuvres, les voyageurs ne virent pas les groupes d'hommes vêtus de peaux de bête qui les observaient, dissimulés, depuis la berge. Tout à coup, une pluie de pierres s'abattit sur le pont. Hannon eut à peine le temps de se mettre à l'abri. Les marins poussèrent de plus belle sur leurs rames pour échapper à l'attaque. Ils en sortirent sains et saufs, mais renoncèrent à s'attarder sur ces rives inhospitalières. Après quelques détours sur d'autres bras du fleuve, ils regagnèrent les eaux de l'Océan.

Malgré ces péripéties, Hannon n'était pas découragé. Conscient d'avoir réalisé son projet en ouvrant de nouvelles routes pour rapporter des richesses et en fondant des colonies sur des terres inconnues, il voyait bien qu'il lui restait encore de vastes étendues à découvrir.

Un soir, au cours du dîner, il s'en ouvrit à ses proches et leur confia son rêve audacieux : poursuivre vers le sud. Les interprètes qu'il avait questionnés sur ces lointaines contrées lui avaient parlé de phénomènes très étranges : une montagne qui crachait du feu, des hommes-singes... Il n'en fallait pas plus pour aiguïser la curiosité du roi. Alors que les membres des autres équipages dormaient paisiblement, les conciliabules allaient bon train sur le vaisseau royal

pour organiser la suite de l'expédition. Au petit matin, Hannon fit miroiter à ses compagnons des découvertes si merveilleuses qu'ils acceptèrent comme un seul homme de le suivre.

Ils naviguèrent cette fois douze jours sans s'arrêter. Les rameurs se relayaient et tout l'équipage dormait en mer. Depuis la terre, les Éthiopiens les observaient, mais s'écartaient si les bateaux faisaient mine d'approcher. Ils étaient bien trop farouches ! Impossible d'échanger avec eux des marchandises.

Plus les voyageurs avançaient, plus le paysage changeait de forme et de couleurs. Aux étendues désertiques succédèrent des montagnes. La terre se couvrit de vert. Des parfums boisés parvenaient jusqu'à eux portés par le vent chaud du soir. Comme envoûtés par le charme de ces contrées, les bateaux glissaient en silence sur les flots sombres. Ils mirent deux jours à faire le tour de ces montagnes et découvrirent enfin, ébahis, le golfe le plus vaste qui leur avait été donné d'admirer. Les Carthaginois débarquèrent pour se réapprovisionner en eau : ils n'étaient pas au bout de leurs surprises.

Cette terre avait l'air habitée ; d'étranges feux sortaient en effet de terre à intervalles réguliers. Mais, malgré leurs efforts, ils ne réussirent pas à en connaître l'origine.

Reprenant leur route, les navires carthaginois suivirent cette côte pendant cinq jours avant de pénétrer à nouveau dans un golfe plus profond encore, encerclé par une longue avancée de terre qu'ils appelèrent la Corne d'Occident.

Au milieu de ce golfe se trouvait une île qui attira leur attention. En son centre, ils virent un lac. Et, sur ce lac, une autre île couverte d'une sombre forêt. Aucun signe de vie à l'horizon. Mais à la nuit tombée, un bien curieux spectacle se révéla à eux. Dans le silence nocturne s'éleva lentement le sifflement lancinant de flûtes accompagnées des battements sourds de tambourins. Tout à coup, des cymbales vinrent rythmer cette mélodie. Le cœur des Carthaginois se mit à battre plus fort au son de la musique. Des feux apparurent, impossibles à localiser... La nuit retentissait à présent d'un vacarme assourdissant. La peur s'empara d'eux. Les marins, poussés par Hannon auquel les devins avaient conseillé de fuir, retournèrent précipitamment vers les navires. Jamais ils ne percèrent le mystère de cette île étrange.

À peine eurent-ils dépassé le golfe qu'ils découvrirent un paysage saisissant.

Du bateau, toute la contrée paraissait embrasée. L'air était chaud et parfumé. Des ruisseaux de feu se déversaient dans la mer. La chaleur était telle que les voyageurs ne purent débarquer.

Pendant quatre jours, ils virent ainsi la terre recouverte de flammes, que crachait une très haute montagne. Les interprètes leur apprirent qu'on l'appelait le Char des Dieux. C'était à la fois terrifiant,

merveilleux et inoubliable !

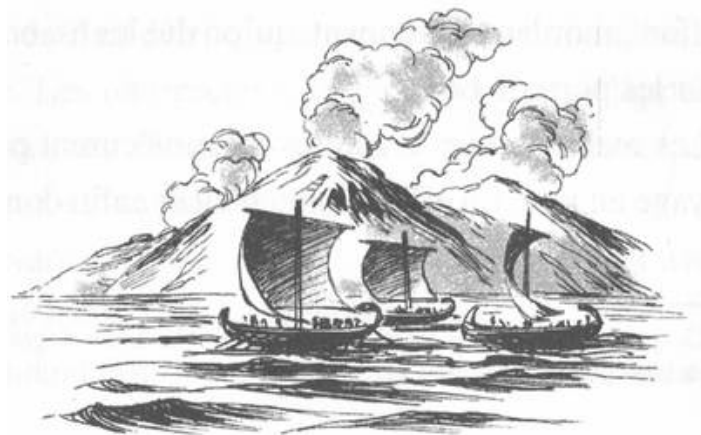
Devant ces phénomènes inconnus, Hannon poussait ses savants à prendre sans cesse des notes.

Pendant trois jours encore, ils observèrent cette côte embrasée, jusqu'au moment où ils arrivèrent dans un autre golfe qu'ils baptisèrent la Corne du Sud. Un paysage identique au précédent les y attendait : une île renfermant un lac qui lui-même entourait une île. Mais la comparaison s'arrêtait là. La terre, cette fois, était habitée par de drôles de créatures... Était-ce des hommes ? Ils marchaient sur leurs pieds, comme eux, mais à les regarder de plus près, on pouvait apercevoir sur leur corps de longs poils.

Il s'agissait en fait des fameux hommes-singes(3) dont leur avaient parlé les interprètes. Voulant en ramener à Carthage, les marins se lancèrent à leur poursuite. Tous les mâles leur échappèrent. Très agiles, ils couraient à grande vitesse et grimpaient dans les arbres où ils disparaissaient. Les Carthaginois ne purent capturer que trois femelles. Elles se débattaient si bien, griffant, mordant et frappant, qu'on dut les assommer pour les porter à bord.

Les malheureuses créatures ne survécurent pas au voyage en mer. En effet, Hannon avait enfin donné le signal du retour. Les yeux emplis de ces découvertes incroyables, il songeait déjà à mettre sur pied une nouvelle expédition. C'est à cela que furent consacrées ses rêveries le long de la route du retour vers Carthage.

On raconte qu'à l'arrivée de la flotte d'Hannon, la ville entière était descendue au port pour porter en triomphe ses glorieux explorateurs. Le récit de leurs découvertes fut rapidement connu de tous. Le roi le fit graver dans le sanctuaire de Baal. Les peaux des femmes-singes y furent également suspendues. Elles suscitèrent longtemps l'étonnement et l'admiration des curieux qui ne se lassaient pas d'entendre l'histoire du merveilleux voyage d'Hannon.



2.

**DANS LES TOURMENTS
DE LA GUERRE**



VI

LE COMBAT POUR LA SICILE

AU FAÎTE DE LEUR GLOIRE, avant même qu'Hannon ne réalise son fabuleux voyage, les Carthaginois allaient connaître un premier revers cuisant contre les Grecs, en Sicile. Rien ne laissait prévoir que la fière Carthage, désormais à la tête d'un vaste empire, dût un jour s'incliner devant les adversaires qu'elle avait vaincus soixante ans plus tôt au large de la Corse.

Depuis, leur ville s'était imposée comme une des plus grandes puissances méditerranéennes. Ses navires contrôlaient les côtes de la Sardaigne, de la Libye et de la partie occidentale de la Sicile. Or les Grecs cherchaient à prendre le contrôle de toute la Sicile.

Jusqu'à présent, l'île était partagée entre les Grecs à l'est, et les Puniques à l'ouest. Mais voilà : ce bel équilibre était sans cesse remis en cause par les tentatives des Grecs d'empiéter sur le territoire adverse, qui finirent par provoquer une guerre. Celle-ci eut lieu à Himère, sur la côte nord de la Sicile.

Cette ville avait Carthage pour alliée. Or son roi fut un jour chassé de l'île par Théron, le tyran⁽⁴⁾ d'Agrigente, une cité située sur la côte sud et alliée aux Grecs. Cette agression mit le feu aux poudres : les Carthaginois décidèrent de mettre un terme, une fois pour toutes, à l'appétit des Grecs en Sicile.

Il leur fallut trois années pour réunir la plus grande armée que Carthage ait eue. Il lui manquait encore un commandant. Le Grand Conseil se rassembla et les Anciens désignèrent à l'unanimité le plus vaillant d'entre eux, Hamilcar, de la dynastie des Magonides.

Avant de quitter sa patrie pour la Sicile, ce dernier leur promit de tout mettre en œuvre pour défendre les intérêts puniques.

— Vénérés pères, déclara-t-il solennellement, je vous remercie de votre confiance. Tous nos alliés ont répondu à l'appel. Voyez ces soldats phéniciens, libyens, ibères, ligures et gaulois ! Par Ashtart, déesse de la guerre ! Je m'engage à les conduire contre ces Grecs insolents qui veulent nous chasser de Sicile. Unis sous mon commandement, ils se battront à nos côtés !

Au petit matin, la ville entière était présente sur le port pour saluer

le départ des deux cents vaisseaux de guerre et des trois mille navires marchands. La traversée ne fut pas de tout repos. La flotte essuya une tempête et perdit une grande partie des bateaux qui portaient ses chars et ses chevaux.

Un beau jour de l'an 480 avant Jésus-Christ, l'armée punique débarqua dans le port de Panormos(5). Forte de trois cent mille hommes, elle était encore très impressionnante. À peine arrivé, Hamilcar s'adressa à ses troupes pour les féliciter et les encourager à poursuivre :

— Soldats, vous avez affronté une mer déchaînée, et je vous conduirai bientôt à l'assaut d'une ville qui se niche un peu plus loin sur cette côte, en direction de l'est. Mais pour l'heure, il est temps de reconstituer vos forces et de réparer les navires endommagés par la tempête. Nous en aurons besoin pour rejoindre la cité d'Himère. Que chacun se souvienne de la place qu'il devra occuper. D'ici là, soldats, buvez, mangez et prenez du repos !

Les soldats accueillirent avec joie cette pause tant attendue.

Au bout de trois jours, l'immense armée reprit la mer pour atteindre Himère et ses puissantes murailles. Hamilcar donna l'ordre de tirer tous les navires à sec sur la berge et de les protéger derrière un fossé profond et un rempart de bois. Rapidement, les soldats dressèrent le camp.

— Qu'on décharge les navires de transport ! criait l'un des lieutenants.

Puis l'intendant à son tour lançait ses ordres :

— Mettez les vivres à l'abri dans ces entrepôts provisoires !

— Videz les bateaux, ils doivent reprendre dès demain la route de la Libye et de la Sardaigne pour chercher le blé et l'huile nécessaires ! ajoutait le chef de bord.

Les consignes fusaient de toutes parts. Les soldats s'activaient pour mettre de l'ordre dans le camp. Il n'y avait pas de temps à perdre. L'assaut était prévu pour le lendemain. Hamilcar voulait en effet surprendre les habitants d'Himère. À l'aube, il lança ses troupes d'élite contre la citadelle.

Les Grecs, informés de leur arrivée, envoyèrent d'abord leurs fantassins. L'affrontement eut lieu dans la plaine. Plus prompts que leurs ennemis, les cavaliers puniques n'eurent aucun mal à les vaincre. Heureux de son succès, Hamilcar rentra au camp avec ses prisonniers.

Ce coup de force épouvanta les habitants d'Himère qui n'avaient pas eu le temps de se préparer. Quand ils découvrirent la formidable armée qui couvrait la plaine tout autour de la ville, ils furent pris de

panique. Il leur fallait des renforts, et vite.

Théron, le tyran d'Agrigente qui s'était emparé d'Himère, chargea un émissaire de se rendre à Syracuse auprès de son allié grec, le roi Gélon. Le message était bref, mais clair : « Les Carthaginois nous ont attaqués. Nous ne pouvons pas résister. Si tu n'envoies pas ton armée avant deux jours, nous périrons tous. »

Gélon ne pouvait pas refuser son aide. Il était en effet le gendre de Théron, dont il avait épousé la fille, Damaratè. Et puis il connaissait la bravoure des soldats carthaginois, qu'il avait combattus aux côtés de Théron dans l'ouest de la Sicile. Il comprit immédiatement le danger que courait son beau-père, et entrevit là l'occasion de prendre enfin sa revanche contre cette armée qu'on disait invincible. Sans attendre, il se mit en route avec deux mille navires, dix mille fantassins et deux mille cavaliers.

Quelle ne fut pas la joie des habitants d'Himère quand ils virent l'horizon et la mer s'assombrir sous la masse des renforts. Ils allaient être sauvés !

À son tour, Gélon établit son camp à proximité de la ville. Il donna aussitôt ses ordres :

— Faites creuser un fossé profond et élever une haute palissade pour protéger le camp. Allez, soldats ! De votre rapidité dépend notre victoire. Quand vous aurez fini, prenez vos positions de combat. Nous allons surprendre les Carthaginois... et sera pris qui croyait prendre !

Vaillant soldat et fin stratège, Gélon lança d'abord sa cavalerie pour devancer ses adversaires. Ses éclaireurs l'avaient en effet informé que l'armée d'Hamilcar était dispersée dans la campagne à la recherche des armes abandonnées sur le champ de bataille. Quand les soldats carthaginois virent luire les cuirasses et les casques de leurs ennemis, c'était déjà trop tard. N'ayant pas eu le temps de se rassembler pour affronter l'assaut, ils furent rapidement encerclés.

Gélon rentra au camp avec de nombreux prisonniers : plus de dix mille soldats furent capturés et ramenés en ville.

Lorsqu'ils virent entrer ces hommes qui les avaient terrorisés la veille, les habitants d'Himère acclamèrent Gélon. Celui-ci prit la parole pour organiser la suite des combats :

— Citoyens, dit-il avec fermeté, vous laisserez éclater votre joie plus tard. L'heure est à la défense de vos murs. Ouvrez ces portes que Théron a fait fermer. Sortez vos armes ! Inutile d'attendre, barricadés derrière ces tours, que les Carthaginois vous assiègent.

Tout en préparant les citoyens d'Himère à affronter l'armée punique sur terre, Gélon, bien meilleur stratège que son allié Théron, cherchait comment approcher la flotte carthaginoise pour y mettre le feu. Un

concours de circonstances lui fournit l'occasion de fomenter un plan diabolique.

Les cavaliers de Gélon partirent en éclaireurs pour chercher une brèche dans le camp naval de leurs ennemis. Ils interceptèrent par hasard un messenger envoyé par les habitants de Sélinonte, une cité grecque alliée de Carthage. Cet homme était porteur d'un pli secret pour Hamilcar. Ils n'en croyaient pas leurs yeux ! Il annonçait l'envoi de la cavalerie en renfort. Le sort venait de jouer un bien mauvais tour aux Puniques...

Quand Gélon eut été mis au courant de cette précieuse information, il entrevit aussitôt la possibilité de s'introduire dans le camp adverse. Il s'adressa alors au chef de sa cavalerie :

— Rassemble tes troupes et rends-toi dans le camp punique. Faites-vous passer pour des alliés de Sélinonte. Une fois sur place, prends deux hommes avec toi et cherche Hamilcar. Pendant ce temps, tes autres cavaliers trouveront un moyen de s'approcher des vaisseaux pour y mettre le feu. Quand nos guetteurs verront les flammes, ils donneront le signal de l'attaque. J'arriverai alors avec le reste de l'armée.

Puis, après un silence, il conclut :

— Bonne chance, mes braves. Notre salut dépend de vous.

Tout se déroula comme prévu. Au petit matin, alors que le soleil levant commençait à peine à réchauffer la plaine, les sentinelles laissèrent entrer dans le camp carthaginois une troupe de cavaliers qu'ils prirent pour des alliés de Sélinonte.

Le chef de la petite troupe fut conduit avec deux aides auprès d'Hamilcar. Dernièrement, le Carthaginois s'était fait rare sur le champ de bataille. Le bruit courait qu'il passait son temps à offrir des sacrifices aux dieux pour qu'ils lui accordent la victoire. Ses troupes auraient préféré le voir à leur tête pour affronter l'armée de Gélon ! Les trois hommes n'eurent ainsi aucun mal à entrer dans la tente d'Hamilcar, tant il semblait absorbé par la célébration des rites.

Au même moment, le reste de la cavalerie se dirigea discrètement vers les vaisseaux et entreprit de les incendier. Les flammes mordirent à pleines dents les coques de bois. Les voiles mises à sécher s'embrasèrent d'un coup. Dans le camp de Gélon, les guetteurs donnèrent le signal, et l'armée fin prête marcha contre les Carthaginois.

Malgré leur surprise, les chefs puniques réagirent promptement. Ils firent mettre leurs troupes en ordre de bataille pour soutenir l'assaut. Ces guerriers énergiques et experts au combat réussirent à ralentir la progression de l'armée grecque. L'affrontement était intense. Le son des trompettes couvrait à peine les cris lancés par les soldats pour se donner du courage et impressionner l'adversaire. Chaque camp se

battait avec une farouche énergie. Les coups pleuvaient et de nombreux corps jonchaient déjà le sol. L'issue du combat demeura longtemps incertaine...

Soudain, le feu qui avait pris au milieu des vaisseaux redoubla d'ardeur à cause du vent qui avait forcé. Puis on apprit la mort d'Hamilcar, auquel les Grecs n'avaient même pas laissé la possibilité de se battre. Une fois qu'ils avaient pénétré dans sa tente, ils avaient attaqué et tué le valeureux général pendant ses prières.

Au découragement des troupes puniques répondit l'audace croissante de leurs adversaires. La panique saisit alors le camp. Les Grecs, qui avaient reçu l'ordre de ne faire aucun prisonnier, furent sans pitié pour leurs ennemis. Ce fut un véritable massacre. Cent cinquante mille hommes périrent ainsi sous leurs coups furieux. L'armée punique fut vaincue en une seule journée !

Gélon tira de sa victoire une grande gloire auprès des habitants d'Himère et, plus généralement, en Sicile. Il était le premier à avoir vaincu, par la ruse, une des armées les plus redoutables et les plus puissantes du moment.

Un petit nombre de Carthaginois réussit cependant à se sauver. Quelques navires étaient heureusement restés sur l'eau. Plaçant tous leurs espoirs dans cette seule issue, les fuyards se ruèrent sur les embarcations, qui furent rapidement surchargées. À peine s'étaient-ils éloignés qu'une tempête se leva. Les bateaux chavirèrent, entraînant avec eux les malheureux rescapés.

Seule une poignée d'hommes partis sur une barque de fortune parvinrent à regagner Carthage. Leur arrivée dans le port provoqua la consternation. Voilà tout ce qu'il restait de la fameuse armée ? Leurs compatriotes durent admettre l'inacceptable : ils n'étaient plus invincibles...

Une terreur immense envahit les habitants de Carthage. Imaginant que Gélon allait mettre le siège devant leur ville, ils se relayèrent pour monter la garde, de jour comme de nuit, et surveillèrent le port et les entrées de la cité. Pendant ce temps, chaque maison laissait entendre des plaintes et de longs gémissements. Chaque famille pleurait la perte d'un père ou d'un fils.

Au matin, le Grand Conseil se réunit pour prendre une décision. Un des Anciens prit la parole. Son ton était grave :

— Braves d'entre les braves, contrairement à nos craintes, Gélon n'a pas cherché à envahir notre ville. Cependant, nous ne pouvons vivre dans une crainte permanente. Je propose de lui envoyer des ambassadeurs afin de connaître ses intentions.

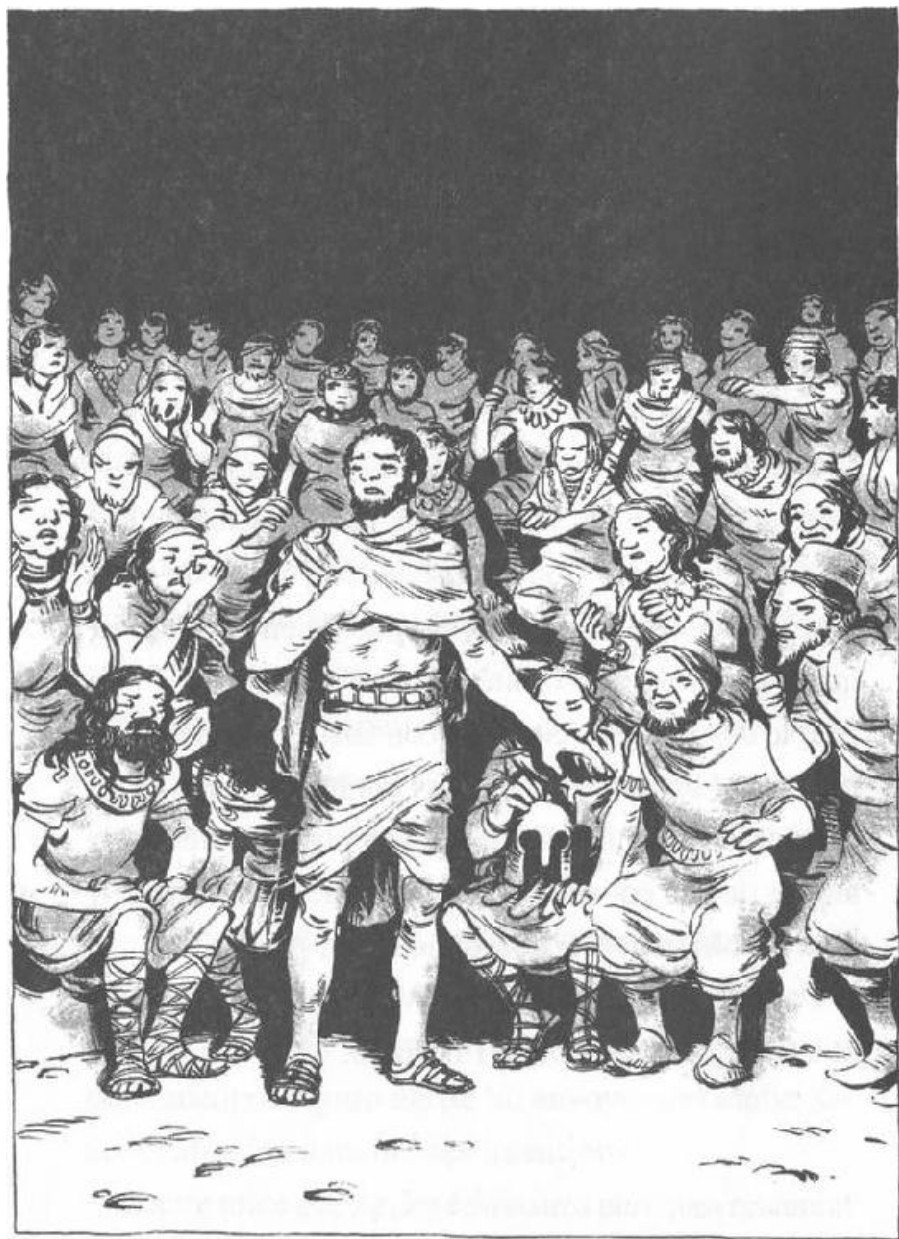
Contre toute attente, les émissaires puniques revinrent annoncer la

clémence de Gélon ! Alors qu'il avait manifesté dans la guerre une fureur meurtrière, le roi grec se montrait sous un nouveau jour. Mais en échange, il exigea que Carthage paie une forte somme d'argent. Et il ajouta :

— Vous construirez aussi deux temples pour exposer les traités signés. Que la paix règne à présent entre nos deux peuples.

Qui avait bien pu transformer ce farouche adversaire en homme pacifique ? Une femme sans doute ? Eh oui. Damaratè, son épouse, se souvenait du courage de Didon, cette princesse phénicienne qui avait quitté sa patrie et affronté les mers pour offrir à son peuple une nouvelle cité. Elle connaissait par cœur son histoire et celle de ses amours contrariées. En hommage à cette grande reine, elle avait plaidé la clémence auprès de son époux. Pour la remercier, les Carthaginois lui offrirent une couronne en or.

Carthage, affaiblie, était sauvée cependant. Mais un nouvel ennemi pointait à l'horizon.



VII

PEUR SUR CARTHAGE

Un beau matin de l'été 256 avant Jésus-Christ, Carthage s'éveilla sous le choc d'une terrible nouvelle : les Romains avaient débarqué en Libye ! Pour la première fois, la puissante flotte de guerre punique n'avait pas réussi à défendre l'accès à ses côtes.

Récemment équipées du « corbeau », ce redoutable harpon fixé au sommet d'une passerelle qui s'abattait sur le pont des navires ennemis, les quinquérèmes⁽⁶⁾ romaines avaient brisé les lignes carthaginoises et jeté l'ancre à la hauteur du cap Bon, à quelques jours de marche au nord de Carthage. Après avoir débuté dix ans plus tôt en Sicile, la guerre se déroulait désormais sur le sol libyen !

De récentes défaites de leur flotte avaient porté un coup au moral des Carthaginois. Mais elles leur avaient semblé alors bien éloignées de leurs côtes, tandis qu'à présent, le front était tout proche, et Carthage directement visée. Protégée par de fortes murailles et une armée nombreuse, combien de temps la cité pourrait-elle résister ?

Une émotion inconnue s'était emparée de la ville : la peur de la défaite. Carthage entraînait ainsi dans une époque troublée qui allait durer plus de cent ans et qui verrait trois grandes guerres l'opposer à sa pire ennemie, la redoutable Rome.

Face à la gravité de la situation, les Anciens décidèrent de convoquer une assemblée extraordinaire. Un cortège solennel emprunta le chemin de la terrasse du temple d'Echmoun pour prendre place dans la grande salle du Conseil. Chacun s'installa en silence, avant de bientôt émettre son avis. Fallait-il sauver à tout prix la paix ? Ou riposter avant qu'il ne soit trop tard pour barrer la route aux légions de Rome ?

En effet, l'armée romaine avait pris possession de la citadelle d'Aspis et n'était plus qu'à quatre jours de marche de Carthage ! Les éclaireurs ne signalaient pourtant aucun mouvement en direction de la cité. Les légionnaires semblaient plutôt occupés à intimider les tribus numides de l'arrière-pays et à les pousser à se rebeller contre la domination punique.

Après des débats houleux, le parti de la guerre finit par dominer

l'assemblée :

— Combien de temps encore allons-nous rester les bras croisés ? Attendez-vous que les Romains arrivent sous nos murs pour réagir ?

— Nous ne pouvons plus rester inactifs ! Voyez nos anciens alliés qui demandent à présent la protection de Rome !

L'envoi d'un corps expéditionnaire fut voté le soir même. Dès le lendemain, plusieurs troupes partirent en direction du nord. On croyait que cette démonstration de force suffirait à repousser l'ennemi.

Mais il en fut bien autrement. Malgré sa supériorité numérique, l'armée carthaginoise, peu entraînée à l'affrontement en plaine, fut rapidement mise en déroute. Le retour des soldats rescapés provoqua le désarroi de la population. S'il n'était pas possible de résister à cette armée, ne valait-il pas mieux tenter de négocier ?

La tension augmenta à la fin de l'hiver quand les guetteurs puniques aperçurent, du haut des tours, les quinze mille légionnaires du consul romain Regulus. Dans la cité, les partisans de la paix réussirent à convaincre leurs collègues de recevoir l'émissaire du consul. Celui-ci exprima les exigences de Rome en échange de la paix :

— Nous vous demandons d'abandonner la Sicile et la Sardaigne et de nous verser un impôt. Enfin, vous devrez renoncer à votre souveraineté !

Quand il entendit ces conditions, le Grand Conseil tout entier se révolta.

Contrainte de rejeter l'offre de paix, Carthage s'apprêta à poursuivre un conflit pour lequel elle n'était pas préparée. Son armée n'était pas assez nombreuse : la plupart des soldats qui s'étaient embarqués pour la Sicile n'étaient pas encore revenus, et on était sans nouvelle des recruteurs envoyés en Grèce pour embaucher des mercenaires.

Enfin, un matin, les Carthaginois virent briller au loin les casques des Gaulois, les épées des Espagnols et les lances des Grecs. À ce spectacle, le peuple reprit espoir. Les vaisseaux tant attendus entraient dans le port !

L'arrivée des mercenaires allait permettre à Carthage de repousser les Romains. Mais, pour cela, l'armée punique devait avoir un chef.

Or, les membres du Grand Conseil n'avaient toujours pas réussi à s'entendre pour en désigner un. Le temps passait et les ennemis, eux, étaient prêts à en découdre. Face à cette indécision, un des chefs des mercenaires sortit des rangs et demanda la parole. Il s'agissait d'un officier, et l'on devinait à sa chevelure et à ses vêtements qu'il était grec.

— Je salue avec respect tous les membres de cette vénérable assemblée. Mon nom est Xanthippe et ma ville est Sparte. Je crois connaître la solution à vos problèmes.

Il s'interrompt un instant avant de reprendre, d'un ton grave :

— Je vous propose un marché.

— Parle, noble Xanthippe, lui répondit Bostar, le chef de la flotte et l'un des hommes les plus influents de Carthage.

— Je connais la bravoure des Carthaginois, leur ardeur au combat et leur endurance. Mais l'armée que j'ai entrevue tout à l'heure n'a plus rien à voir avec celle qui a fait la grandeur de votre cité.

Des murmures de mécontentement s'élevèrent parmi les conseillers. Bostar les fit taire.

— Les soldats sont découragés, reprit le Grec. Sans entraînement, ils ne pourront pas affronter des légionnaires romains.

Le silence régnait à présent, à peine troublé par quelques signes d'assentiment. Il fallait bien se rendre à l'évidence.

— Je vous propose mon aide pour les former au combat. Mais à une condition.

Connaissant la rigoureuse discipline qui faisait des habitants de Sparte de valeureux soldats, les membres du Conseil étaient tentés d'accepter l'offre de Xanthippe sans même entendre la suite de son discours.

— Confiez-moi aussi le commandement des troupes.

Là, c'en était trop ! Les membres du Grand Conseil étaient d'accord pour que les soldats reçoivent un entraînement Spartiate, mais mettre un mercenaire grec à la tête de l'armée punique... Bostar eut du mal cette fois à rétablir le silence dans l'assemblée. Xanthippe poursuivit :

— Vous avez des atouts que les Romains n'ont pas : les éléphants. Je vous montrerai comment en tirer le meilleur parti. Quand votre armée sera prête, la stratégie fera le reste.

L'espoir que leur insuffla le Spartiate finit par convaincre les membres du Grand Conseil. La survie de Carthage dépendait désormais de cet homme.

En apprenant la nouvelle, les soldats reprirent courage et leur ardeur redoubla. Aussi étaient-ils impatients de combattre sous les ordres de Xanthippe, dont les mercenaires grecs avaient déjà tant vanté les exploits. Ils le pressèrent de les mener au plus vite sur le champ de bataille.

Pour commencer, l'officier de Sparte remit de l'ordre dans les rangs. Puis il leur enseigna plusieurs manœuvres. À force d'entraînement et de courses à pied équipés de leurs cuirasses et de leurs armes, les soldats carthaginois retrouvèrent le sens de la discipline et acquirent une nouvelle endurance. Tout cela acheva de leur redonner foi en la victoire.

Au bout d'une semaine, satisfait de ses troupes, Xanthippe se mit en marche à la tête de douze mille fantassins, quatre mille cavaliers et près de cent éléphants.

Malgré un vent chaud qui soulevait la poussière, les soldats avancèrent d'un bon pas jusqu'à une plaine où ils montèrent leur camp. Pour Xanthippe, c'était l'endroit idéal pour affronter l'armée romaine. Encore échaudés par leur récente défaite, les généraux préféraient quant à eux combattre à l'abri des montagnes. Le Grec leur répondit :

— Nous affronterons les Romains en terrain plat, car c'est là que nous tirerons le meilleur parti des éléphants. L'absence d'obstacles leur permettra de donner toute la mesure de leur puissance. Et cela surprendra l'adversaire.

Xanthippe veilla attentivement à la disposition des troupes. Avec leurs éléphants en première ligne, les troupes carthagoises avaient fière allure. Derrière les mastodontes se dressait une forêt de longues lances : c'étaient celles de l'infanterie. Serrés les uns contre les autres, les boucliers formaient un mur de bronze qui renvoyait l'éclat du soleil. À chaque aile de l'armée, les cavaliers retenaient d'une main ferme leurs chevaux qui piaffaient d'impatience.

Face à eux, les légions romaines les attendaient de pied ferme, formant un ensemble compact.

Les premiers à charger furent les éléphants. Ils enfoncèrent sans difficulté les premiers rangs de l'armée romaine que Regulus avait pourtant essayé de renforcer. Pris dans la mêlée, les légionnaires tentèrent de leur échapper : mais ceux qui y parvenaient tombaient inévitablement sous les lances puniques. Pendant ce temps, Xanthippe avait ordonné à la cavalerie d'encercler les forces ennemies, ne laissant aucune possibilité de fuite aux rares survivants.

L'armée romaine ne tarda pas à céder sous la pression de l'adversaire. Le consul fut fait prisonnier avec cinq cents hommes.

Désormais, les Carthagois pouvaient exiger la paix avec des conditions en leur faveur. Les Anciens acceptèrent de laisser Regulus retourner à Rome pour négocier cette paix à condition qu'il revienne, quelle que soit l'issue de son ambassade. Mais, désireux de venger sa défaite, ce farouche adversaire convainquit les Sénateurs romains de voter la poursuite de la guerre. Puis, tenant parole, il retourna un mois plus tard à Carthage. Que devint-il ensuite ? On ne le saura peut-être jamais. Il est sûr, en tout cas, que Regulus ne rentra jamais chez lui. Les uns disent qu'il périt lors d'un naufrage. De mauvaises langues racontent aussi que les Carthagois lui firent payer l'échec des négociations par une mort terrible...

La guerre allait donc reprendre, sans que Carthage puisse savourer les fruits de sa victoire.

Les Romains avaient quitté la Libye et s'étaient repliés en Sicile. Après leur défaite contre Xanthippe, de violentes tempêtes au large

des côtes siciliennes les affaiblirent encore davantage. Le moment était venu pour les Carthaginois de leur donner le coup de grâce. Les membres du Grand Conseil se mirent rapidement d'accord, cette fois, pour envoyer la flotte à leur poursuite. Ils désignèrent à l'unanimité un jeune général pour en prendre le commandement : Hamilcar Barca.

Cet homme semblait ne pas connaître la peur. Jamais il ne se retirait devant l'ennemi ; jamais il ne se laissait surprendre. Il révéla tout son talent militaire en Sicile quand il apporta son renfort aux habitants de la ville d'Éryx, assiégée par les légionnaires.

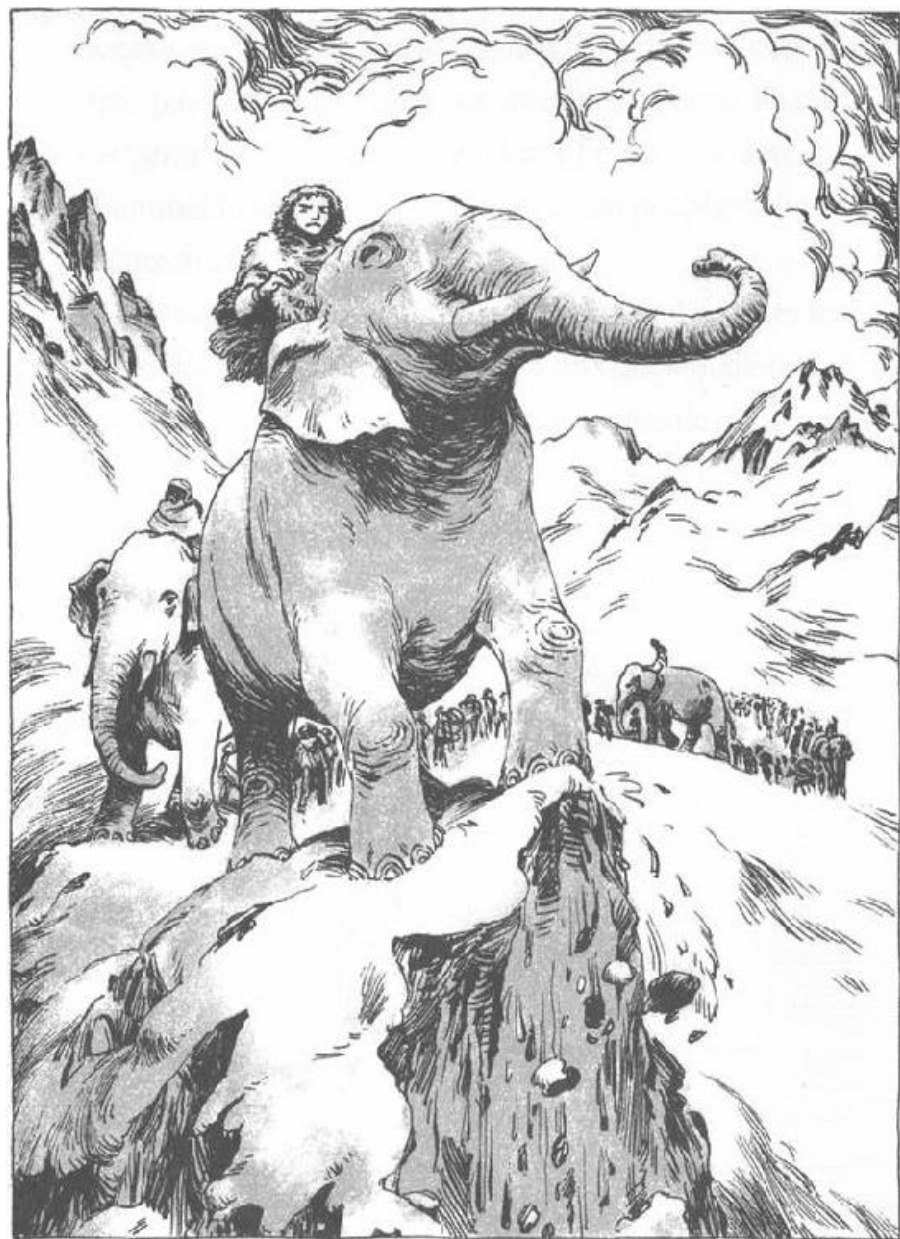
Les Romains semblaient sur le point de capituler. Pourtant, ils parvinrent à rassembler deux cents quinquérèmes qu'ils lancèrent contre la flotte punique. Celle-ci fut presque entièrement détruite, et Hamilcar reçut l'ordre de se rendre.

En mars de l'an 241 avant Jésus-Christ, la défaite carthaginoise à proximité des îles Aegades, sur la côte sicilienne, marqua la fin de cette longue guerre. Carthage en sortit épuisée. Elle se retrouva contrainte d'évacuer la Sicile tout entière et les îles alentour, de renoncer à prendre les armes contre les alliés des Romains, de restituer sans rançon les prisonniers et de s'engager à verser en dix ans une somme de trois mille deux cents talents.

Or, malgré la défaite, Hamilcar ne s'avouait pas vaincu. Persuadé qu'il aurait pu l'emporter s'il n'avait pas reçu l'ordre de capituler, il chercha toutes les occasions de reprendre le combat. Il ne réussit cependant pas à mener à bien son projet d'abattre Rome. Parvenu à la fin de sa vie, il confia alors à son fils Hannibal la mission de redonner à son peuple sa fierté d'autrefois.

La lutte entre les habitants de la cité de Didon et les descendants d'Énée, les deux amants qui s'étaient tant aimés autrefois, n'était pas encore achevée.





VIII

L'ÉPOPÉE D'HANNIBAL

LA PREMIÈRE GUERRE PUNIQUE était terminée depuis plus de vingt ans, mais les Carthaginois n'avaient pas oublié leur humiliante capitulation. Leur ville sortait très affaiblie par les lourdes taxes qu'elle avait dû verser aux Romains.

Toutefois, grâce aux efforts d'Hamilcar, une armée avait été reconstituée en Espagne. Carthage y possédait de riches mines d'argent et d'étain dont elle avait pu tirer des ressources pour payer des soldats. Et, avant sa mort, Hamilcar avait fait promettre à son fils Hannibal de redonner à son peuple sa puissance et sa gloire. Encore trop jeune, l'enfant dut patienter avant de recevoir le commandement de l'armée.

Quand il eut vingt-cinq ans, Hannibal fut proclamé général en chef ; comme son père ! L'heure était venue pour lui d'accomplir le serment prononcé sur l'autel de Baal Hammon : venger Carthage ! Son plan consistait à envahir l'Italie. C'était d'une témérité incroyable, mais il faut croire que la fortune sourit aux audacieux...

Sa jeunesse et son autorité l'avaient rapidement rendu populaire auprès des soldats qu'il avait rejoints à Carthagène, en Espagne. Les vétérans, comme les plus jeunes, croyaient retrouver son père dans l'énergie de son visage et la vivacité de son regard. Il n'eut donc aucun mal à les convaincre, un jour de l'an 218 avant Jésus-Christ, de le suivre dans cette extraordinaire épopée vers Rome. Mais pour cela, il fallait traverser les Alpes !

La veille du départ, Hannibal fit un rêve étrange. Un jeune homme d'apparence divine, qui se disait envoyé par Jupiter, s'adressa à lui :

— Viens avec moi, ne me quitte pas des yeux et je te conduirai en Italie.

Impressionné, il suivit le mystérieux messenger sans regarder autour de lui. Incapable de résister à la curiosité, il finit pourtant par se retourner. Un énorme dragon marchait derrière lui, détruisant tout sur son passage ; des arbres arrachés et des branches brisées jonchaient le sol. Au loin, un orage éclata, accompagné de coups de tonnerre.

Au matin, Hannibal, plus étonné qu'apeuré par cette vision nocturne, questionna les devins sur le sens de son rêve. Leur réponse le réjouit au plus haut point :

— Poursuis ta route sans te poser de questions. Le massacre effectué par le dragon représente le désastre que l'Italie va connaître sur ton passage.

C'est ainsi qu'au printemps une armée de quatre-vingt-dix mille fantassins, douze mille cavaliers et quarante éléphants franchit le fleuve de l'Èbre pour quitter l'Espagne et marcher sur l'Italie.

Une grande variété de peuples composait cette caravane bigarrée et bruyante. La masse sombre des Africains contrastait avec le groupe des Ibères aux armes éclatantes. Sur le dos des éléphants, on pouvait distinguer la frêle silhouette colorée de leurs cornacs. Les redoutables Celtes et les frondeurs agiles des Baléares fermaient le cortège. La colonne était si longue qu'il fallait cinq heures pour la remonter. En cette saison clémente, il ne lui fut pas trop difficile de franchir la chaîne des Pyrénées.

Mais faire traverser le Rhône à une telle armada était une autre affaire ! Un dispositif ingénieux fut mis au point sur le fleuve. Il s'agissait de faire croire aux éléphants qu'ils continuaient à avancer sur la terre ferme et d'éviter que, pris de panique, ils tombent dans les flots et se noient. On les fit donc monter sur de larges radeaux recouverts de végétation. Non sans mal, presque tous les pachydermes se laissèrent porter sur l'autre rive. Le plus gros de l'armée réussit ainsi à franchir le fleuve.

Un autre obstacle s'annonçait, plus difficile à vaincre : la traversée des Alpes. L'armée carthaginoise l'aborda au début de l'automne.

Sans relâche, Hannibal encourageait ses hommes :

— Allez, mes braves, les Romains nous croient en Espagne. Nous leur réservons une belle surprise !

Tantôt juché sur un éléphant, tantôt caracolant sur un cheval fougueux, il allait et venait le long de la colonne pour les encourager dans l'effort.

Les premières semaines, les Carthaginois allèrent d'un bon pas, enthousiasmés par l'aventure. Puis avec l'altitude, ils commencèrent à souffrir du froid. Les pentes se couvraient de neige. Il était de plus en plus difficile de faire passer le convoi. Les hommes glissaient. Avec la fatigue, la peur commença à saisir ces soldats plus habitués aux dangers de la mer qu'à la rudesse des montagnes. Le découragement se lisait sur leurs visages.

Les éléphants peinaient eux aussi terriblement. Plusieurs étaient déjà morts de froid. Quand le chemin était trop étroit, il fallait creuser la roche pour permettre leur passage. Pourtant, tels des terrassiers, à

force de volonté et de courage, les guerriers carthaginois ouvrirent dans la montagne la route de l'Italie.

Un matin, alors qu'ils avaient levé le camp à l'aube et avançaient lentement sur les chemins enneigés, Hannibal se rendit à la tête du convoi. Arrivé sur une hauteur d'où le regard pouvait embrasser l'horizon, il donna l'ordre aux soldats de se reposer. Il tendit le doigt vers une plaine traversée par un large fleuve au bas de la montagne. Plein de fougue, il se tourna vers ses hommes :

— Compagnons, vous avez réussi : voici l'Italie !

Épuisés mais grisés par cet exploit, les premiers rangs firent entendre un hurlement de joie. Les Carthaginois venaient de franchir le seul obstacle qui les séparait de Rome. Malgré la fatigue, un bruit sourd commença à monter de la troupe. La nouvelle finit par parvenir aux oreilles de chacun. Hannibal reprit :

— Soldats ! Rien ne peut plus vous résister à présent. Maintenant que vous avez ouvert les portes de l'Italie, il ne vous reste qu'à passer celles de Rome ! Une ou deux batailles, et vous tiendrez bientôt la ville entre vos mains !

— Hourra ! Vive Hannibal ! criaient les soldats ivres de fatigue et de bonheur.

Et en prévision de la descente qui allait leur coûter encore beaucoup d'efforts, Hannibal octroya un repos bien mérité à ses troupes.

À son arrivée dans la vaste plaine du Pô, au pied des Alpes, l'armée carthaginoise avait subi d'énormes pertes. À l'issue de cette marche qui avait débuté cinq mois plus tôt, leur chef avait lui aussi beaucoup souffert. Affaibli par une maladie qui lui avait coûté un œil, il se laissait porter par le seul éléphant survivant. Le chef carthaginois continuait cependant de guider infatigablement ses troupes à travers l'Italie.

Son plan avait réussi. Les Romains ne s'attendaient pas à affronter l'armée punique sur leur propre terrain. Quand la nouvelle leur parvint, ils rassemblèrent en hâte les légions pour protéger les territoires situés au nord de la ville. Mais Hannibal n'était pas pressé de prendre Rome. Il préférait remporter une série de victoires, pour affaiblir l'armée adverse. Grâce à sa rapidité et à l'effet de surprise, il trompa à de nombreuses reprises les attentes de l'ennemi, qu'il battit près de la rivière de la Trébie puis au lac de Trasimène. Le général carthaginois finit par sembler invincible. Dans le camp adverse, les pertes étaient colossales et les prisonniers très nombreux.

Après avoir laissé Rome sur son flanc droit, l'armée punique poursuivit sa route vers le sud, saccageant tout sur son passage. Les riches plaines de Campanie étaient dévastées et les villages livrés au pillage. Le Sénat envoya à la poursuite d'Hannibal et de ses troupes un

consul, puis un autre à la tête de nouvelles légions. En vain : le chef punique demeurerait insaisissable et menait ses hommes en direction de l'Adriatique. Pour en finir une fois pour toutes, les consuls romains décidèrent alors de l'affronter dans la plaine de Cannes.

Au matin du 2 août de l'année 216 avant Jésus-Christ, les deux armées se faisaient face. Numériquement supérieure, l'armée romaine comprenait quatre-vingt-dix mille fantassins et six mille cavaliers. De son côté, celle d'Hannibal ne dépassait pas les quarante mille hommes, mais elle pouvait compter sur la rapidité de sa cavalerie. Le Carthaginois avait, comme à son habitude, réussi à attirer l'adversaire en plaine, un terrain dont il savait tirer profit.

Après avoir confié à deux généraux le commandement de la cavalerie, située sur chaque aile de son armée, Hannibal s'était placé avec son jeune frère Magon au centre d'une ligne en arc de cercle. La fine fleur des vétérans libyens en occupait les extrémités. Face à lui, les huit légions romaines formaient un bloc compact.

Le combat commença. Les soldats romains chargèrent le centre des forces puniques, dont les lignes reculèrent tout en restant soudées. Le cercle se referma alors sur les légions. Leurs fantassins furent bloqués par l'une des cavaleries carthagoises, tandis que l'autre pourchassait les fugitifs. En utilisant cette manœuvre de la double tenaille, Hannibal donna une fois de plus la preuve de son génie militaire.

Pour l'armée romaine, ce fut un désastre : quarante-cinq mille hommes périrent en un seul jour, dont Paul Émile, un des deux consuls. Le second, Térentius Varron, réussit à s'enfuir et à trouver refuge avec quinze mille hommes dans la ville voisine de Canusium. Busa, une femme fort riche qui possédait d'immenses cultures de blé, mobilisa toutes ses ressources pour nourrir les survivants.

Qu'allait-il advenir à présent de la République romaine ? Hannibal était tout-puissant. La ville semblait à sa merci.

Rome devait à tout prix organiser sa défense contre une éventuelle attaque carthaginoise. Huit mille esclaves et six mille prisonniers furent libérés et armés. La ville était prête à résister. Le peuple entier attendait avec anxiété l'arrivée du redoutable chef punique.

Les jours, puis les mois passèrent. Hannibal ne venait pas, trop occupé à profiter des charmes de Capoue, une des villes les plus riches d'Italie, qui venait de rallier son camp. Son armée y prenait un repos nécessaire et mérité... mais qui s'éternisait un peu trop, selon certains généraux, pour qui Hannibal aurait dû déjà marcher sur Rome. Pendant ce temps, les Romains reprenaient courage et reconstituaient leurs forces.

Alors que la guerre traînait en longueur et que le Sénat romain hésitait même à signer la paix avec Carthage, un jeune consul, issu de

la grande famille des Scipion, proposa une nouvelle tactique. Il eut l'idée d'ouvrir un autre front en Espagne pour obliger les forces ennemies à se disperser.

Malgré ses vingt-cinq ans, Publius Cornélius Scipion, bientôt surnommé l'Africain, fut envoyé en Espagne pour prendre le commandement de quatre légions. Il remporta rapidement plusieurs succès, puis franchit à son tour, dans le sens inverse d'Hannibal, la limite de l'Èbre et pénétra en zone punique. Très vite, les Romains prirent le contrôle de l'Espagne. La stratégie de ce jeune général talentueux redonna le moral aux troupes épuisées par quatorze années de guerre. Scipion décida alors de porter la guerre en Libye.

Adoptant la tactique de son redoutable adversaire, il espérait attirer le général carthaginois sur le terrain qu'il aurait lui-même choisi. Avec une armée de vingt-cinq mille hommes, renforcée par la cavalerie numide du prince Massinissa, il débarqua à Utique. Puis il marcha sur Carthage, sans rencontrer de résistance.

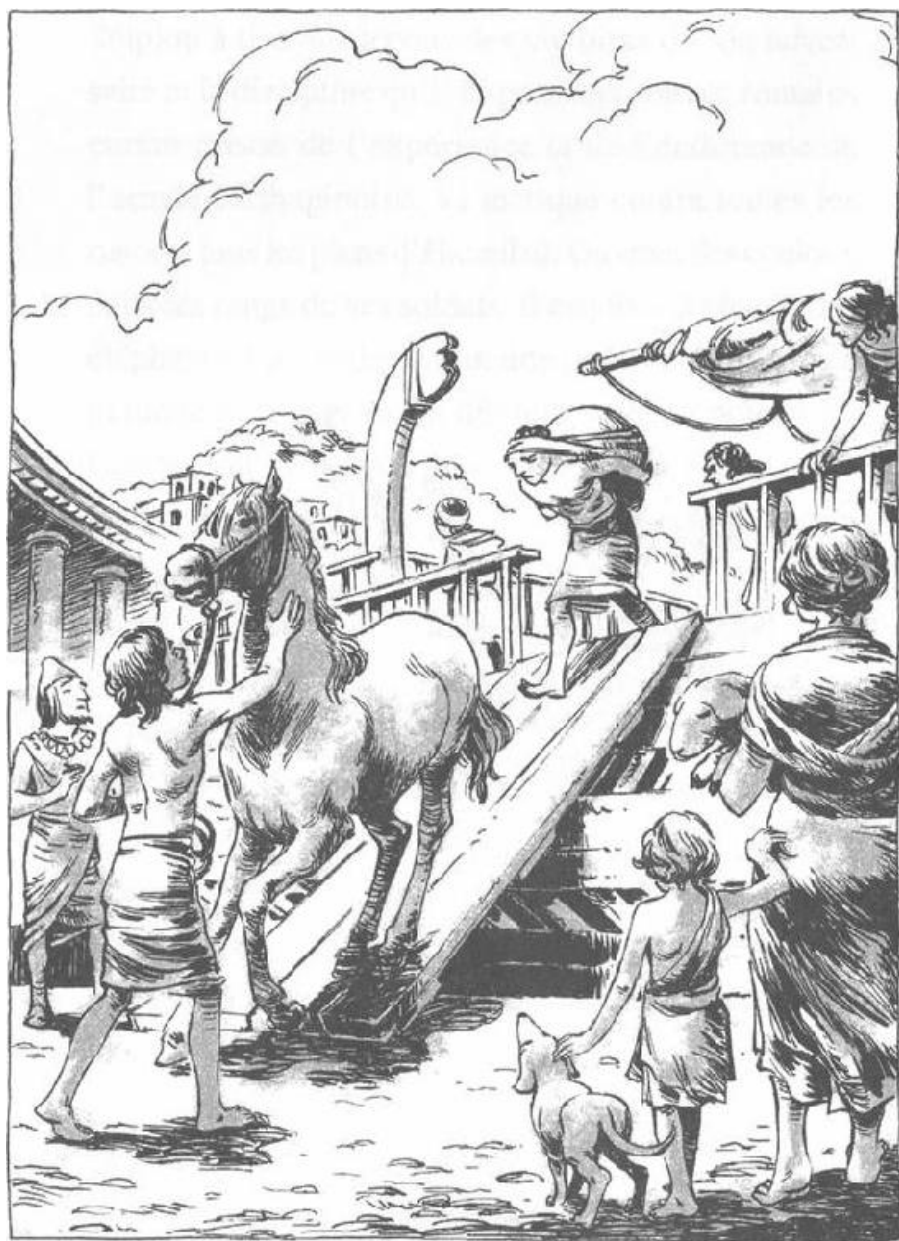
Alors que la capitale punique s'apprêtait à demander la paix à Rome, Hannibal donna enfin le signal du départ. Il quitta l'Italie pour débarquer en Libye. Parti à l'âge de neuf ans, le fils d'Hamilcar était enfin de retour pour sauver sa patrie. Son arrivée redonna du courage aux Carthaginois.

À l'automne, en 202 avant Jésus-Christ, les deux armées se faisaient face dans la plaine de Zama, à cinq jours de marche de Carthage. Pour la première et dernière fois, les deux généraux de génie s'affrontèrent. Mais la hargne d'Hannibal et la promesse qu'il avait faite à son père ne lui suffirent pas. La capacité de Scipion à tirer les leçons des victoires de son adversaire et la discipline qu'il imposa aux soldats romains eurent raison de l'expérience et de l'endurance de l'armée carthaginoise. Sa tactique contra toutes les ruses et tous les plans d'Hannibal. Ouvrant des couloirs dans les rangs de ses soldats, il esquaiva la charge des éléphants. La cavalerie romaine prit à revers l'armée punique qui fut mise en déroute, et le vainqueur de Cannes dut s'enfuir et trouver refuge à Hadrumète, au sud de Carthage.

Privée de ce chef tant de fois victorieux, abandonnée à elle-même et sans défense, Carthage se vit contrainte d'accepter sans conditions le traité de paix imposé par Rome.

Quant à Hannibal, il s'exila en Asie et finit par trouver refuge à la cour du roi Prusias I^{er} de Bithynie, sur la côte orientale de la mer de Marmara. Pour ne pas tomber aux mains des Romains qui l'avaient retrouvé, il se donna la mort à l'âge de soixante-trois ans, en avalant du poison.





IX

LES DERNIERS JOURS DE CARTHAGE

LES DOUX RAYONS d'un soleil matinal commençaient à réchauffer les quais du Cothon, le nouveau port militaire de Carthage. Une lumière timide faisait sortir de l'ombre les hautes quinquérèmes amarrées autour de l'île de l'amirauté. À l'autre extrémité du chenal, l'eau miroitait dans le silence de l'aube encore à peine troublé par les cris des marchands.

Les Carthaginois pouvaient être fiers de ces nouvelles installations. Malgré le déclin de leur ville au sortir de la guerre, les chantiers de construction s'étaient multipliés. Le lourd tribut de la défaite avait poussé les commerçants à reprendre de plus belle leurs activités pour renflouer les caisses de l'État. Le va-et-vient des navires marchands était le signe de la prospérité retrouvée. Quel spectacle extraordinaire de les voir glisser silencieusement sur l'eau bleu sombre du port ! Du matin au soir, la foule se pressait pour assister au déchargement des marchandises. Certes, l'annexion de son territoire par Massinissa, le roi des Numides, avait privé la cité d'une grande partie de ses ressources agricoles ; mais elle pouvait encore compter sur les richesses de la mer.

Or c'est bien cela qui inquiétait les Romains : pour rien au monde, ils ne voulaient voir renaître la puissance de Carthage. Tous les moyens seraient bons pour l'en empêcher. Voilà qui annonçait la troisième et la dernière guerre punique.

Un homme, en particulier, un magistrat romain du nom de Caton, cherchait tous les prétextes pour inciter Rome à déclarer la guerre. Connu pour son austérité et sa haine du luxe – il méprisait même les œuvres d'art grecques qui embellissaient sa ville –, il surveillait avec attention tout ce qui se passait à Carthage.

Au retour d'une ambassade dans la cité punique, il prit la parole au Sénat. Son but était de montrer aux membres de cette noble assemblée la menace que le réveil de la puissance carthaginoise faisait peser sur Rome. Mais son discours, trop virulent, ne convainquit personne. Les partisans de la paix n'avaient aucun mal à faire valoir qu'une nouvelle guerre coûterait trop cher aux Romains. Pourtant, Caton n'en démordait pas. Il demandait la parole à chaque séance du Sénat et

finissait tous ses discours par la même conclusion : *Delenda est Carthago* !⁽⁷⁾

Un jour, il présenta, sous l'œil curieux des Sénateurs, une poignée de figues.

— Voyez et jugez par vous-mêmes, leur annonça-t-il. Ces figues qui vous semblent si fraîches sont arrivées ce matin de Carthage. Deux jours seulement suffisent à les porter ici. Ne croyez-vous pas que dès demain aussi, leurs soldats pourraient être à nos portes ? Avez-vous oublié Hannibal ? J'ai combattu contre lui et je ne sais que trop le risque qu'il constitue. *Delenda est Carthago* !

Aveuglé par sa haine, il en oubliait presque qu'Hannibal était mort et ne risquait plus de causer le moindre tort aux Romains. Peut-être même avait-il cueilli ces figues dans son jardin, dans le seul but d'impressionner ses interlocuteurs.

Pourtant, sa détermination farouche finit par ranimer les esprits belliqueux. Les légions étaient fin prêtes. Il ne manquait plus que l'occasion. Les Carthaginois en offrirent une malgré eux.

Le traité de Zama avait fixé les conditions de la paix à la fin de la deuxième guerre punique. Si Carthage avait pour agresseur un allié des Romains, elle ne pouvait riposter sans leur arbitrage. Or, ces derniers donnaient systématiquement raison à ses adversaires. Quand les Carthaginois protestèrent contre les incursions sur leur territoire du roi numide, Massinissa, ils n'obtinrent aucune réponse. Hasdrubal, le chef des troupes auxiliaires puniques, partit donc à la tête d'une armée de vingt-cinq mille hommes pour les repousser.

La réaction de Rome fut immédiate : par un beau jour de l'an 149 avant Jésus-Christ, cinquante quinquérèmes et cent autres navires de guerre quittèrent la Sicile sous les ordres de deux consuls et avec quatre-vingt mille hommes à leur bord. Ils débarquèrent à Utique, à moins d'un jour de marche de Carthage.

Les dirigeants puniques décidèrent alors de jouer leur dernière carte pour éviter la guerre. Ils dépêchèrent des ambassadeurs pour proposer la soumission totale de leur ville à Rome, qui accepta. Les Carthaginois livrèrent deux cent mille armures et deux mille catapultes. La cité était à présent sans défense, à la merci de n'importe quel agresseur.

En payant un tribut aussi élevé, Carthage pensait être arrivée au bout de ses peines. Mais elle se trompait...

Les Romains n'avaient pas oublié la terreur qu'Hannibal avait fait régner aux portes de leur ville et dans toute l'Italie. Pour éviter à tout prix une nouvelle guerre sanguinaire, une partie du Sénat, poussée par Caton, exigea que les habitants de Carthage quittent leur cité et qu'elle

soit rasée jusqu'au sol. Ils iraient s'installer où bon leur semblerait dans la campagne, à condition que ce fût à plus de dix milles(8) des côtes.

En privant le peuple punique de ses défenses et de son accès à la mer, Rome le condamnait à vivre dans la crainte permanente des attaques et de la famine. Cette cruelle décision était inacceptable ! La colère et la haine l'emportèrent sur le désespoir. N'ayant plus rien à perdre, les Carthaginois organisèrent la résistance.

La ville pouvait soutenir un siège. Sa triple muraille de trente pieds d'épaisseur, de trente coudées de haut et de vingt-deux milles de long(9) la rendait inaccessible. Du haut des tours crénelées placées tous les deux cents pieds(10), les assiégés étaient à l'abri pour repousser les machines de guerre romaines. Mais il fallait réarmer Carthage ! Tout le génie d'un peuple aux abois se déploya à cette occasion. On libéra les esclaves pour aider à la préparation de la guerre. Les femmes offrirent leur chevelure pour tisser des cordes. Les plus riches donnèrent leurs bijoux pour fondre des lames. La cité entière devint un immense chantier où l'on travaillait nuit et jour à la fabrication de nouvelles armes. Enfin, pour organiser leur ravitaillement, les Carthaginois pouvaient compter sur leurs alliés libyens et sur les vingt mille hommes d'Hasdrubal qui patrouillaient dans le royaume.

Convaincus de leur propre supériorité, les Romains avaient sous-estimé leur adversaire. Ils lancèrent des assauts contre la forteresse, mais ils se heurtèrent à une résistance inattendue. Découragés, les consuls décidèrent de réduire la population à la famine. Ils organisèrent des expéditions vers l'intérieur des terres pour empêcher Hasdrubal de ravitailler sa ville. Or, ce faisant, ils dispersaient leurs forces.

Un été et un hiver passèrent sans que rien ne changeât. Carthage tenait bon. À Rome, en revanche, le peuple grondait devant le spectacle des légions plusieurs fois mises en difficulté...

Le salut vint finalement aux Romains sous la forme d'un homme : Scipion Émilien, le petit-fils adoptif de Scipion l'Africain, le vainqueur d'Hannibal ! Malgré son très jeune âge, il fut élu consul et reçut le commandement des opérations.

À Carthage, son nom fit l'effet d'un coup de tonnerre. Hasdrubal fut immédiatement rappelé pour protéger l'enceinte, et on décida que les tribus libyennes pourvoiraient seules à l'approvisionnement de la ville.

Mais le général romain n'attaqua pas aussitôt. Il prit le temps d'étudier précisément le redoutable système de défense de Carthage pour comprendre où se trouvaient ses points faibles. Il découvrit ainsi que des parties du rempart entourant les faubourgs étaient moins bien surveillées, car les Carthaginois avaient dû déplacer des gardes pour

protéger la citadelle de Byrsa. Cette colline était en effet le cœur de la cité punique, là où se trouvait le sanctuaire d'Echmoun.

Lorsqu'il pensa connaître Carthage dans ses moindres détails, au printemps de l'année suivante, Scipion Émilien lança l'assaut.

Le premier secteur visé fut donc l'enceinte qui protégeait les faubourgs de Mégara, au nord de la citadelle. La porte fut abattue et des milliers de soldats pénétrèrent dans la ville. De rudes affrontements eurent lieu d'abord dans les jardins, parmi les rangs de vignes et d'oliviers de ce riche quartier. Les Carthaginois devaient réagir au plus vite. Hasdrubal ordonna à ses troupes de se battre rue par rue pour ralentir la progression des légionnaires.

Scipion Émilien prit alors des mesures pour isoler Carthage et bloquer tous ses accès : côté terre, il fit creuser une série de tranchées afin de gêner les opérations de ravitaillement menées par les tribus libyennes ; côté mer, il fit construire une digue qui bloquait le port et empêchait les navires puniques d'y entrer. Carthage était désormais coupée du monde et facile à affamer.

Il ne restait plus aux assiégés que la force du désespoir. Mais celle-ci, mêlée d'orgueil et de courage, était sans borne. Entraîné par Hasdrubal, le peuple uni refusait de capituler, malgré les propositions que Scipion Émilien lui fit à l'automne.

Au sortir de l'hiver, Carthage était exsangue, mais elle tenait bon. Au printemps, un nouvel assaut des légions resserra l'étau autour de la colline de Byrsa. Toute la zone du port que les Carthaginois avaient eux-mêmes incendiée pour gêner la progression des troupes ennemies fut détruite. Mais l'armée romaine gagnait du terrain. Malgré les combats acharnés qu'ils menèrent pendant six jours et six nuits de maison à maison, de rue à rue, les résistants ne purent l'empêcher d'arriver au pied de la colline fortifiée.

Au matin du septième jour de cet assaut effroyable, voyant que tout était perdu, Hasdrubal réunit la poignée des survivants retranchés au sommet de la citadelle pour leur annoncer la capitulation. Sa femme l'interrompit avec violence :

— Scélérat ! Comment oses-tu nous jeter en pâture aux Romains après nous avoir conduits jusqu'ici ? Quel sort meilleur espères-tu obtenir pour ton peuple ? L'esclavage, peut-être ? Tu renonces maintenant à la fierté de ton sang et de ta patrie pour te jeter aux pieds de ton odieux vainqueur ? Je ne t'accompagnerai pas dans cette lâche entreprise ! Non ! Ni moi, ni tes fils ! Notre reine Didon avait montré l'exemple. Que ceux qui s'en souviennent me suivent !

Alors, avec l'aide de ceux qui refusaient de se rendre, elle mit le feu au temple d'Echmoun. Quand le brasier fut au maximum de sa puissance, lançant une ultime prière à la divine Ashtart et maudissant son époux, elle tua ses enfants et se jeta avec eux dans les flammes.

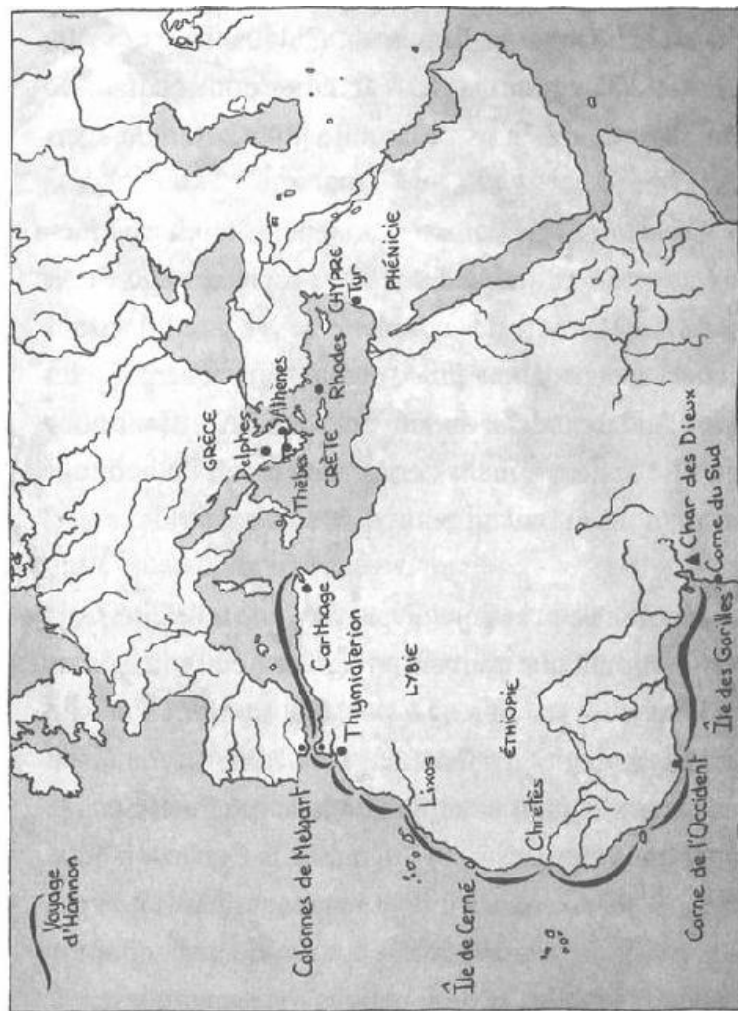
Presque sept cents ans après la mort de Didon, son geste marquait la fin de Carthage.

La ville qui avait commandé, un siècle plus tôt, à l'ensemble de la Méditerranée occidentale n'était plus qu'un tas de ruines fumantes. Cinquante mille survivants – des hommes, des femmes et des enfants – furent emportés hors de la ville pour être réduits en esclavage.

C'est ainsi que commença l'opération de destruction systématique qui devait rayer Carthage de la carte. La muraille, les temples et les rares édifices qui étaient encore debout furent complètement démolis. La terre fut labourée et du sel versé dans les sillons pour qu'elle reste à jamais stérile. Des prêtres maudirent le sol pour qu'aucun édifice ne soit construit.

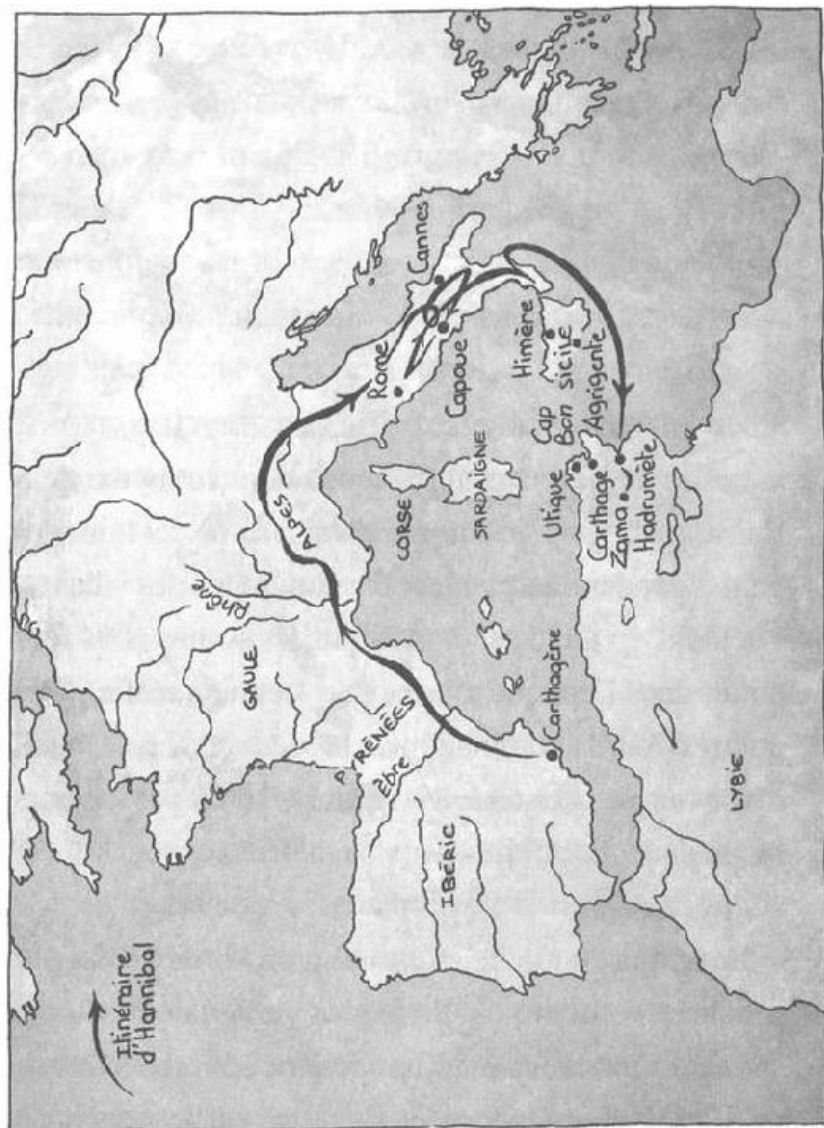
Mais on ne peut faire disparaître une telle cité. Carthage connut une nouvelle vie grâce à ceux-là mêmes qui l'avaient anéantie. Ne pouvant renoncer à un site aussi privilégié, les Romains fondèrent à cet endroit une colonie qui n'avait plus rien de punique. Sous le nom que Jules César lui donna, Julia Concordia Carthago, une nouvelle ville vit le jour : elle ne tarda pas à son tour à prospérer et à se couvrir de lieux de spectacle, de temples et de fontaines monumentales...

Les fondations de Carthage



En raison du caractère incomplet du récit sur le voyage d'Hannon, ses étapes ne sont pas localisées avec certitude.

Le périple d'Hannibal



POSTFACE

COMME POUR TOUTES LES GRANDES CIVILISATIONS, le destin de Carthage appartient autant au mythe qu'à l'histoire. Depuis les temps merveilleux où des hommes guidés par des dieux et des héros ont fondé des villes en Phénicie, en Grèce et en Afrique, les contes nous font entrer dans l'époque tourmentée – et bien réelle – des guerres pour la domination de la Méditerranée. Quand passe-t-on de la légende à la réalité ? Il n'est pas toujours facile de le savoir. Les deux se mêlent souvent.

Le temps du mythe, c'est celui où les dieux étaient proches des hommes. Ils leur apparaissaient sous la forme d'un taureau ou d'une femme superbe, comme on l'a vu avec Europe et Énée. C'est le temps où les héros affrontaient des soldats nés des dents d'un dragon. Mais c'est aussi le temps des fondations de villes telles que Tyr, Thèbes et Carthage. Tout en faisant revivre un passé lointain et merveilleux, les mythes permettent d'imaginer l'origine des grandes découvertes et d'expliquer ainsi notre présent. Mais pour reconstituer ces mythes, il faut lire les textes de différents auteurs qui, au cours des siècles, ont transformé, complété et interprété ces histoires anciennes.

Pour les aventures de Melqart, par exemple, dont on sait si peu de choses, j'ai choisi la version la plus longue, celle des Grecs. Tout en le reconnaissant comme le seigneur de Tyr, ces derniers lui ont prêté des aventures semblables à celles d'Héraclès, un de leurs héros voyageurs. C'est donc un Melqart vu par les Grecs dont j'ai raconté la légende.

Sur Élixa-Didon, nous possédons également peu d'informations. Si plusieurs historiens la mentionnent, c'est le poète latin Virgile qui en a dressé le portrait le plus captivant. C'est pourquoi j'en ai suivi les grandes lignes. On ne peut pas dire avec certitude qu'elle a existé. Mais la ville de Carthage a bien été fondée par des Phéniciens à la fin du IX^e siècle avant Jésus-Christ, comme le montrent les découvertes archéologiques.

Quant à Hannon, il est difficile de dater son voyage avec précision. Les historiens le situent au temps de la splendeur de Carthage, entre

450 et 425 avant Jésus-Christ. On a aussi du mal à replacer son itinéraire dans la géographie de l'Afrique actuelle. Les montagnes enflammées aperçues par les Carthaginois correspondent-elles au mont Cameroun dans le golfe de Guinée ou, plus au nord, à l'archipel volcanique des Canaries ? Et l'île aux gorilles ? Les avis divergent sur sa localisation, dans le golfe de Guinée ou bien plus au nord. Certains pensent que le roi a glissé volontairement des indications erronées dans son rapport (qui nous est parvenu grâce à un écrivain du IX^e siècle après Jésus-Christ) pour tromper les Grecs, ses rivaux.

Parfois, l'histoire elle-même ressemble à la légende. La prouesse d'Hannibal paraît en effet digne des exploits de héros mythologiques. Elle fascina autant les hommes de l'Antiquité que des conquérants comme Napoléon, qui fit aussi traverser les Alpes à son armée. Elle continue d'intriguer les spécialistes, qui se disputent encore au sujet de l'itinéraire véritable d'Hannibal.

La majeure partie des textes puniques ont brûlé dans l'incendie qui frappa la ville. Ces histoires nous ont donc été transmises par l'intermédiaire d'historiens grecs et romains. C'est pourquoi on trouve des noms de dieux grecs et romains dans l'histoire du peuple carthaginois. C'est pourquoi aussi l'image que l'on a retenue de Carthage était celle d'un peuple menteur et cruel. Le point de vue de ces historiens était en effet celui des vainqueurs, souvent hostiles à la cité punique. Ils présentent ainsi Hannibal comme un général sanguinaire dont le seul nom faisait peur aux enfants. Les matrones n'avaient qu'à dire « *Hannibal ad portas !* », « Hannibal à nos portes ! », pour qu'ils se tiennent tranquilles. Pourtant, la constitution politique de Carthage fit l'admiration des philosophes grecs, de même que ses connaissances en matière d'agriculture.

L'image négative de Carthage a perduré au fil du temps. Au XIX^e siècle, le roman de Flaubert, *Salammô*, a même contribué à renforcer cette vision d'un peuple qu'on croyait assez barbare pour offrir les premiers-nés de ses familles en sacrifice aux dieux. Cette idée déjà présente dans l'Antiquité sembla confirmée par la découverte en 1921 de grandes quantités d'ossements d'enfants dans une nécropole. Les résultats de leur analyse, réalisée entre 1947 et 1952, suggèrent en fait qu'il s'agissait d'un cimetière réservé aux enfants mort-nés ou décédés peu après leur naissance. Les fouilles archéologiques récentes ont donc permis de corriger l'image négative que l'on avait de Carthage et de nuancer le point de vue des vainqueurs.

Elles montrent également la vitalité économique de Carthage, dont les marchandises étaient distribuées dans toute la Méditerranée. On a retrouvé des amphores puniques en Espagne, à l'intérieur d'épaves de navires naufragés au large des Baléares, ainsi qu'en Sardaigne et dans

le sud de la France, notamment à Marseille. On sait aussi, grâce aux objets en bronze ou en marbre, aux vases en céramique ou en faïence découverts dans les fouilles de la colline de Byrsa, que Carthage commerçait avec la Grèce et l'Égypte. Les vestiges enfouis ont encore beaucoup à nous apprendre.

En tenant compte de plusieurs sources et des apports de l'archéologie, j'ai donc voulu atténuer la vision négative qui ne rendait pas justice à cette grande civilisation.

Car tous ces récits, qu'ils appartiennent au mythe ou à l'histoire, ont un point commun : les exploits de ses personnages sont liés à des expéditions que personne n'avait encore jamais tentées. Ils révèlent quel incroyable peuple de navigateurs et d'explorateurs furent les Carthaginois, comme leurs ancêtres orientaux de Tyr. Ils nous rappellent aussi ce que notre civilisation occidentale doit à l'Orient, ce qu'on tend trop souvent à oublier.

BIBLIOGRAPHIE

- APPIEN, *Histoire romaine. Livre VIII. Le livre africain.*
- Azédine BESCHAOUCHE, *La légende de Carthage*, Paris, Découvertes Gallimard, 1993.
- G. et C. CHARLES-PICARD, *La vie quotidienne à Carthage au temps d'Hannibal. III^e siècle avant Jésus-Christ*, Paris, 1958.
- Jean DEFASNE, *Contes et récits de l'histoire de Carthage*, Paris, Nathan, 1984.
- Hédi DRIDI, *Carthage et le monde punique*, Paris, Les Belles Lettres, 2006.
- FLAUBERT, *Salammbô*.
- Edward LIPINSKI (sous la direction de), *Dictionnaire de la Civilisation Phénicienne et Punique*, Turnhout, Brepols, 1992.
- POLYBE, *Histoires*.
- SILIUS ITALICUS, *Les guerres puniques*.
- TITE-LIVE, *Histoire romaine*.
- VIRGILE, *Énéide* (I-V).
- 30 ans au service du patrimoine. De la Carthage des Phéniciens à la Carthage de Bourguiba*, Tunis, 1986.
- Carthage antique, Carthage mythique, du père Delattre à Gustave Flaubert*, Rouen, 1999.
- Carthage, Le rêve en flammes*. Textes choisis, présentés et commentés par Claude Aziza, Paris, Presses de la Cité, 1993.
- De Carthage à Kairouan. 2000 ans d'histoire en Tunisie*, Paris, 1983.
- Carthage, l'histoire, sa trace et son écho*, exposition, musée du Petit Palais, 9 mars-2 juillet 1995.
- La Méditerranée des Phéniciens de Tyr à Carthage*, livret Jeunes, exposition, Institut du Monde arabe.

-
- 1 On appelait Libye l'actuelle Afrique du Nord.
 - 2 Nom par lequel les Romains désignaient les habitants de Carthage.
 - 3 Ce que les hommes de l'époque appelaient « hommes-singes » sont nos actuels gorilles.
 - 4 Nom donné alors aux rois de Sicile.
 - 5 Nom antique de Palerme.
 - 6 Bateau de guerre long de 140 mètres et large de 6 à 7 mètres, comprenant 270 rameurs et une trentaine de marins pour manier les voiles.
 - 7 « Carthage doit être détruite. » Cette phrase latine est restée célèbre.
 - 8 Environ quinze kilomètres.
 - 9 Soit environ neuf mètres d'épaisseur, quinze mètres de haut et trente-trois kilomètres de long.
 - 10 Environ soixante mètres.